

LES
DOSSIERS
D'OCTANT

PROPOS SUR LA LANGUE BRETONNE

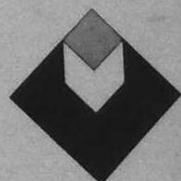


MARS 1990 N° 24

INSEE

Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques

Direction Régionale de Rennes



PROPOS SUR LA LANGUE BRETONNE

PAR M. DE LAPOSTOLLE

Éditions de la Librairie de la Sorbonne, Paris, 1924

Librairie de la Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne, Paris
Commissaire de la Librairie de la Sorbonne, M. de la Fontaine
N° de la Librairie de la Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne
© Librairie de la Sorbonne, 1924

AVANT-PROPOS

Le rôle de l'INSEE est de collecter et de diffuser l'information démographique, économique et sociale. L'INSEE ne peut se désintéresser des phénomènes culturels. Ceux-ci apparaissent dans les enquêtes sur les dépenses des ménages, l'emploi du temps des Français, les relations de voisinage, l'analyse d'activités telles que le cinéma, l'édition ou l'imprimerie. Le prochain recensement sera comme les précédents l'occasion de relever les diplômes obtenus, d'étudier la cohabitation des générations ou la différence d'âge entre époux, phénomènes éminemment culturels.

Chargé de collecter et de diffuser l'information démographique, économique et sociale, l'INSEE ne peut se désintéresser des phénomènes culturels. Ceux-ci apparaissent dans les enquêtes sur les dépenses des ménages, l'emploi du temps des Français, les relations de voisinage, l'analyse d'activités telles que le cinéma, l'édition ou l'imprimerie. Le prochain recensement sera comme les précédents l'occasion de relever les diplômes obtenus, d'étudier la cohabitation des générations ou la différence d'âge entre époux, phénomènes éminemment culturels.

Les pratiques linguistiques des Français ont été quelquefois abordées par l'INSEE. Les personnes parlant alsacien, allemand ou français ont été recensées en Alsace en 1954. En Alsace encore et en Corse, des enquêtes sur les conditions de vie, lancées à l'initiative des régions, ont fait une large place aux parlars régionaux.

A l'approche du recensement de 1990, des associations bretonnes et des élus ont demandé le dénombrement des personnes parlant le breton. Cette suggestion, tardivement reprise dans d'autres régions, n'a pas été retenue. Une raison en est que la connaissance de la langue bretonne n'est plus une réalité tranchée. Le nombre d'individus hésitant à répondre positivement ou négativement à une question simple sur la langue bretonne va croissant. Etudier l'état de la langue bretonne exige une somme de questions non posables lors d'un recensement. Seule une grosse enquête peut permettre d'analyser une telle situation.

Interpellé par une association d'enseignants, le ministre de l'Economie et des Finances, M. Bérégovoy, a confirmé que la forme d'investigation proposée ne pouvait être retenue, mais il a demandé à l'INSEE de préparer une enquête sur la diffusion et la pratique de la langue bretonne. Cette opération importante serait inscrite au programme des enquêtes statistiques obligatoires de l'année 1991.

Les 39 entretiens* sur la langue bretonne dont nous publions aujourd'hui les résultats sont destinés à préparer cette enquête. Conformément aux vœux du ministre, ils portent sur l'attitude de la population à l'égard de la langue bretonne. Leur analyse sera précieuse pour mettre au point, avec le concours des associations intéressées, l'enquête prévue en 1991. Mais ce n'est pas son seul intérêt. Elle donne de l'attitude de la population vis-à-vis de la langue bretonne une image déjà riche et intéressante par elle-même. Certains éléments de réponse en étaient attendus. D'autres moins. Les formulations sont souvent expressives. Les propos recueillis seront utiles pour ceux qui sont attachés à la promotion de la langue bretonne.

Au fil de la lecture du rapport, le breton apparaît comme une langue vivante, car contagieuse. Nombre d'enquêtés bretonnants ne tiennent pas le breton de leur mère. La langue a été apprise de façon seconde, comme un jeu, auprès des grands-parents ou des gens du village, en interceptant les conversations des adultes qui ne leur étaient pas destinées. Certains assurent comprendre le breton et ne se sont jamais essayés à le parler. "Ma grand-mère me parlait en breton et je répondais en français, car elle comprenait le français".

Un jeune médecin ne peut échapper à la nécessité de recourir à un interprète pour ses gardes en milieu rural. Un percepteur non bretonnant passe à côté des conversations des élus. Le breton est dans certaines professions une langue utile. Un géomètre, un ambulancier, un caissier en témoignent. Mais il est surtout apprécié comme une langue donnée gratuitement, non marchande, savoureuse, éloquente, agréable à parler. Une mère de famille à "fait son devoir" en élevant sa progéniture en français. Elle se remet maintenant au breton, avec un intense appétit.

Loin d'être neutre comme les langages d'échanges internationaux le breton est une langue qui distingue, différencie, personnalise, marque l'appartenance à une communauté bien définie. Des écoliers beurs, nous assure-t-on, se sont portés volontaires pour un cours de breton. Ils voulaient épater leurs cousins d'Algérie... Les différences dialectales sont souvent considérées comme un défaut, mais dans ce contexte, elles peuvent aussi être ressenties comme un plus. Le breton de l'école ou de la télévision apparaît parfois monotone, étranger.

* Les entretiens ont été recueillis par l'INSTITUT REGIONAL DES SONDAGES et analysés par Maryvonne DAGNET, Consultant.

Il n'influence guère le breton parlé.

Le breton est un patrimoine aimé, et pourtant non transmis. De nombreux Bretons ont retenu de leurs débuts scolaires que la langue bretonne était un handicap. Ils n'ont pas voulu l'imposer à leurs enfants. Ils ne veulent pas l'imposer à leur entourage. A deux l'on parle en breton, à trois l'on passe au français.

L'avenir du breton apparaît compromis pour la plupart des personnes interrogées, malgré l'existence de Diwan, maintes fois évoquée. Après le breton, c'est maintenant au tour du français, nous dit-on, d'affronter une langue plus puissante. On regrette l'effacement du breton, mais l'on veut voir ses enfants maîtriser après le français, l'anglais. Le discours sur l'utilité comparée des langues est bien passé.

Ces quelques propos introductifs ne sauraient résumer les résultats de l'enquête. Chacun trouvera dans l'analyse publiée ci-après matière à enrichir ses propres réflexions et développer ses interrogations. Il ne faut pas hésiter à les communiquer à l'INSEE.

Une enquête beaucoup plus lourde doit donc suivre en 1991. Cette fois ce ne sera pas une enquête d'opinion. Elle portera sur la diffusion de la langue bretonne, sa pratique. Avant toute tentative d'élaboration du futur questionnaire, il importait de relever le discours spontané des populations.

A cet effet, l'étude de Maryvonne Dagnet sera suivie de la transcription de larges extraits de quatre entretiens pris comme exemples. Ils permettront au lecteur de mieux apprécier la diversité et la cohérence des discours recueillis, et de visiter les coulisses de la statistique...

1 - L'identité linguistique

- I - L'appartenance à une communauté linguistique
- II - Un facteur d'intégration plus ou moins fort
- III - La code linguistique

Loeiz Laurent

Directeur Régional de l'INSEE

2 - La maîtrise du français

- I - Propriété du français dans le cadre de la vie sociale
- II - Place occupée par le français dans la langue bretonne
- III - Qualité d'une langue non pratiquée
- IV - Importance du français dans le processus d'intégration
- V - Importance du français par rapport à la maîtrise de la langue bretonne

SOMMAIRE

PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE		11
1 - Objectifs et méthodologie		13
2 - Répartition de l'échantillon		14
ANALYSE DES TÉMOIGNAGES		17
En préambule, un aperçu sur l'hétérogénéité des discours		19
A - LES CONDITIONS D'APPRENTISSAGE DU BRETON		20
I - Le breton : Langue maternelle		20
II - Le breton : seconde langue apprise dans le milieu familial		23
III - La non-transmission du breton		25
IV - L'étude du breton littéraire		26
B - LE BRETON AU QUOTIDIEN		28
B - 1 - L'identité linguistique		
I - L'appartenance à une communauté linguistique		30
II - Un facteur d'intégration pour les bilingues		33
III - Un code très localisé		35
B - 2 - La suprématie du français		
I - Progression du français dans le code linguistique des bretonnants		37
II - Place marginale des médias en langue bretonne		38
III - Oubli d'une langue non pratiquée		39
IV - Intériorisation du processus d'éradication		40
V - Ignorance du breton par une partie de la population		42

C - LE BRETON DU BRETON

C - 1 - Deux approches

- 1 - Une langue de l'élite par rapport à la diversité sociolinguistique bretonne
- 2 - Une langue régionale face à l'industrialisation d'une culture traditionnelle

C - 2 - Des perspectives d'évolution contrastées

- 1 - Standard d'une langue marginale
- 2 - Transmission par déclinant dans une zone culturelle instable
- 3 - Apprenement facultatif

PRÉSENTATION

DE L'ÉTUDE

OBJECTIFS ET METHODOLOGIE

Recenser les bretonnants s'avère une opération délicate. De nombreux facteurs influencent le comportement de la population interrogée :

- inhibition du discours par un modèle socio-économique disqualifiant la langue régionale
- diversité des formes et degrés de connaissance de la langue (breton populaire ou littéraire ; breton parlé, lu, écrit ; breton partiellement appris, pratiqué, oublié)

REPARTITION DE L'ÉTUDE

Seule une enquête approfondie peut permettre de bien apprécier l'état de la langue bretonne. Avant d'engager une telle enquête, il convient de relever les différents discours tenus sur la langue bretonne à l'aide d'entretiens très ouverts et peu structurés. Il s'agit de comprendre les différents mécanismes gouvernant les attitudes par rapport au breton sans prétendre mesurer le poids de chacun.

39 personnes confrontées à l'existence du breton ont ainsi été interviewées au cours de l'été 1989. Certaines étaient bretonnantes, d'autres ne l'étaient pas. Chaque enquêté pouvait s'exprimer comme il le voulait et autant qu'il le voulait.

Le champ à explorer était très vaste :

- origine de la langue
- plaisir de la parler
- définition du "bon breton"
- progrès du français dans la famille
- écoute de la radio, télé, musique
- lecture
- pratique professionnelle
- futur des langues bretonnes et françaises

Nous remercions les personnes interrogées pour l'accueil qu'elles ont réservé aux enquêteurs.

Certaines nous ont fait part d'un sentiment de nostalgie vis à vis d'une langue mais aussi d'une culture en voie de disparition ; d'autres ont confié leurs espoirs, leur lutte pour la pérennisation de cette langue mais toutes se sont efforcées de restituer leurs propres expériences et avis par rapport à cette langue à laquelle ils sont plus ou moins confrontés.

Les informations obtenues ont fait l'objet d'une analyse présentée dans le rapport qui suit. Ce dernier s'organise en trois sections thématiques :

. La première vise à rendre compte du contexte dans lequel les interviewés ont été amenés à apprendre ou non le breton.

. La deuxième section tente de restituer la place que tient le breton dans la vie quotidienne des personnes interviewées.

. La troisième section s'attache à rapporter les différents discours émis quant au devenir du breton.

REPARTITION DE L'ECHANTILLON

L'échantillon a été choisi pour l'essentiel autour de Plonéour-Lanvern, Saint Renan, Plouaret et Bubry, zones bretonnantes situées dans les quatre anciens évêchés. L'objectif était d'interroger, sinon des bretonnants, du moins des personnes confrontées à l'existence de la langue bretonne.

Le poids des agriculteurs et des ouvriers a été réduit dans l'échantillon afin de multiplier les activités représentées. Les ménages de retraités n'ont pas été retenus.

Les enquêteurs se voyaient indiquer la personne du ménage à interroger, mais les différents membres de la famille présents (conjoint, enfants) étaient encouragés à se mêler à la conversation. Les témoignages de cinq couples, une famille et trente trois personnes seules ont ainsi été recueillis.

Nous restituons ci-après les caractéristiques de l'interlocuteur principal.

Lieu d'habitat

Cornouaille :	9
Léon :	9
Trégor :	9
Pays vannetais :	9
Dans une zone non bretonnante :	3
	<hr/> 39

Les trois enquêtés n'habitant pas en zone bretonnante, ont été sélectionnés en tant que néo bretonnants.

Lieu de naissance

Cornouaille :	13
Léon :	6
Trégor :	7
Pays vannetais :	7
hors zone bretonnante :	6
	<hr/> 39

Année de naissance

avant 1945 :	17
de 1945 à 1954 :	14
de 1955 à 1964 :	8
	<hr/> 39

Origine familiale

agriculteur, pêcheur :	22
ouvrier :	6
commerçant, artisan :	3
fonctionnaire :	3
autre :	5
	<hr/> 39

ANALYSE DES TÉMOIGNAGES

Profession

Ouvrier agricole (1), agriculteurs (5), ouvriers (3), coiffeur (1), patron de bar (1), boulangers (2), infirmière (1), ambulanciers (2), représentants (2), assureur (1), vétérinaire (1), technicien (1), géomètre (1), secrétaire de mairie (1), percepteur (1), professeur de collège (1), instituteur public (1), instituteur privé (1), cadres (impôts, banque, entreprise) (3), médecin (1), recteur de paroisse (1), notaire (1), employé au guichet de postes (1), préposé au P.T.T (1), employée administrative (1), retraité (P.T.T) (1), femme au foyer (1), producteur d'émissions en langue bretonne (1), objecteur de conscience dans une association bretonnante (1).

EN PREAMBULE, UN APERÇU
SUR L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DES DISCOURS

Ce qui caractérise avant tout l'enquête, c'est la richesse et diversité des témoignages recueillis.
Quelques définitions de la langue bretonne en témoignent.

- "notre langue maternelle" - "je ne peux pas dire langue maternelle..."
- "notre langue" - "ç'aurait dû être ma langue"
- "la langue d'une culture était spécifique" - "autrefois on le considérait comme un patois car il plus pratiqué dans la campagne qu'à Douarnenez"
- "langue du pays quoi !" - "langue de la Bretagne"
- "il y a différents bretons selon les localités, et celui appris à l'école. Il y aura deux générations de breton, ce ne sera pas le même que nous" - "tout le breton s'écrit pareil, mais c'est des prononciations différentes"
- "y' a différents bretons, dans le Finistère... c'est pas tout à fait le même" - "c'est une langue comme une autre. Il n'y a qu'un seul breton même s'il y a plusieurs dialectes"
- "langue morte, presque plus personne ne le parle" - "c'est une langue vivante...il y a des choses que l'on dit en breton mais qui ne se traduisent pas en français"
- Son origine ?
"je préfère rien dire ; je dirais des bêtises" - "langue celtique plus proche de la branche brittonique des langues celtiques c'est-à-dire le gallois..."

A - LES CONDITIONS D'APPRENTISSAGE DU BRETON

Type d'apprentissage par les personnes nées dans une zone bretonnante (33/39).

Langue maternelle (parlée, et lue) :	5
Langue maternelle (parlée seulement) :	10
Seconde langue apprise, dans l'enfance :	6
Seconde langue apprise, plus tard :	1
Seulement compris :	3
non appris (pas transmis) :	8
	<hr/>
	33

Cette répartition révèle l'hétérogénéité des approches par la population enquêtée. Elle montre aussi qu'à peine 1/3 des personnes nées dans une zone bretonnante n'ont pas du tout appris le breton. C'est la langue maternelle d'un peu moins de la moitié.

Comment expliquer ces différences ?

Nous essaierons de les comprendre en observant l'environnement familial et social dans lequel les enquêtés étaient élevés.

I - LE BRETON, LANGUE MATERNELLE

L'univers culturel breton

Les enfants d'agriculteurs nés avant la guerre 39-45 ont vécu leur petite enfance dans un milieu bretonnant pratiquement monolingue.

"- Et les voisins ? Tout le monde ?"

"- Les voisins, là, c'étaient des cultivateurs aussi; toujours ils parlaient breton. Il n'y avait pas de problème là. C'était breton majoritaire à ce moment là."

"C'était le breton, je dirai à 90%, mais je parle il y a bientôt 50 ans... Le français c'était utilisé par les commerçants, par les notaires, les notables... Les commerçants possédaient les deux langues et le français beaucoup moins bien que le breton." (homme né à Languidic)

Ils ont naturellement appris la langue d'usage dans leur environnement.

"Bon comme c'est le breton que les parents parlaient, c'est le breton qu'on apprenait."

"Même quand des gens arrivaient parlant français, on comprenait pas ce qu'ils disaient. Nous entre gosses, on pouvait dire n'importe quoi, parce que nous on comprenait pas le français."

"Bon, c'est-à-dire que moi surtout avec, y'avait mon frère, ma soeur, on parlait breton avec mes parents, parce qu'il y avait mes grands parents qui étaient là et l'arrière grand-mère, et donc la langue parlée était breton.

- Donc la langue parlée c'était.... ?

- La langue parlée c'était le breton et donc celle qui servait de dialogue, et d'ailleurs je ne parlais pas le français quand je suis parti à l'école à 5 ans, je ne parlais pas le français."

La scolarisation : La rupture entre deux univers

Les enfants ne connaissant que le breton ont souvent une expérience traumatisante quand ils sont rentrés à l'école. Non seulement ils devaient tout apprendre d'un nouveau code linguistique, mais en plus ils subissaient le rejet de leur propre langage, voire de toute leur culture.

Quelques enquêtés gardent de mauvais souvenirs de cette époque.

"Quand je suis arrivé à l'école à Lannion, à 5, 6 ans, je ne parlais pas un mot de français et je me souviens de voir ceux de Lannion qui parlaient plutôt français, ils comprenaient peut-être le breton aussi, mais les voir se marrer."

La plupart ont refoulé leurs mauvais souvenirs. Ils n'évoquent plus que leur handicap pour apprendre mécaniquement une langue en totale rupture avec leur univers social de référence.

"C'était une langue nouvelle, la langue d'école, c'était un handicap par rapport aux autres."

La coexistence de deux langues

Au début de la scolarisation :

Il est intéressant de noter la prégnance du breton usuel parallèlement à l'étude du français littéraire.

"Après que l'on connaissait le français, à la maison, on le parlait pas quand même, on ne le parlait que quand on allait à l'école ou quand on allait à la messe."

"J'ai l'impression qu'au tout début à l'école, le français c'était plutôt une matière scolaire qu'autre chose, matière scolaire, beaucoup plus que moyen de communication."

"Oui, disons les agriculteurs, le voisinage, lorsqu'il y avait des journées de moissonnage ou de n'importe quoi, on parlait breton, c'était l'évidence même. C'est toujours vrai aujourd'hui, mais sinon, avec mes collègues de classe, c'était le français."

Progressivement le français a pris une place plus grande dans l'univers des enquêtés.

"On a commencé à parler le français courant que quand j'ai eu 17 ans..., quand on sortait entre jeunes filles, on parlait le français."

"- entre enfants à Plomelin, vous parliez quoi ?

- les deux, le français commençait à rentrer, on arrivait à un moment, où quand un mot ne nous venait pas en breton, on le mettait en français, en fait c'est toujours le mot le plus facile qui vient souvent à la tête en premier, ce qui fait qu'on parlait souvent le français, mais plus tard, vers 11, 12 ans."

Les différents témoignages nous ont permis de retenir trois principaux facteurs expliquant la progression du français :

- La valorisation sociale de cette langue

"On se sentait moins ridiculisés (par rapport aux enfants de réfugiés, aux enfants du bourg...)"

"On était fier d'apprendre le français"

"Nous, c'était déjà mieux on connaissait le français on était comme tout le monde on savait parler, parce que quand on allait au bourg ils parlaient quand même français, nous on était en campagne mais on se disait qu'on était comme eux, on parlait français, on avait une certaine fierté de savoir parler français"

- La recherche d'ascension sociale

"Je savais qu'il fallait que j'apprenne le français,... Je voulais y arriver, je travaillais plus à l'école qu'à la maison" (retraité des P.T.T)

- La scolarisation en pension

La cassure avec le breton à surtout été ressentie lors de cette extraction du milieu d'origine. Pensionnaires, les bretonnants natifs se retrouvent immergés dans un environnement français pendant la semaine, voire des mois.

"A l'école communale, les filles comme moi, qui étaient de la campagne, on arrivait à parler breton. Tandis qu'à Locminé on ne sortait jamais un mot de breton, parce que certainement qu'il y avait des filles là-bas qui connaissaient le breton, on n'a jamais su"

II - LE BRETON, SECONDE LANGUE APPRISE DANS LE MILIEU FAMILIAL

La guerre 1939-45 a accéléré la pénétration du français dans la zone bretonnante (développement des échanges, diffusion d'informations en français). Après la guerre, la société industrielle imposait de plus en plus ses valeurs dominantes dont l'uniformisation de la langue.

Le français, langue maternelle

A partir des années 50, les parents bilingues n'ont plus transmis le breton à leurs enfants, même si cette langue demeurait pour eux la plus courante.

"J'ai connu beaucoup de gens qui parlaient français comme une vache espagnole. En dehors de leurs enfants, ils parlaient très peu le français, mais ils le faisaient quand même sans honte. Ils ont toujours pensé que parler français à un enfant était un avantage"

"Entre eux (parents et entourage) c'était toujours le breton qu'ils utilisaient, mais à nous ils parlaient français"

Le breton, seconde langue

Les enfants ont appris le breton d'autant plus qu'ils vivaient dans une communauté villageoise largement bretonnante. Les grands parents, (bretonnants uniquement), contribuaient largement à les élever. Ils étaient le vecteur privilégié pour l'apprentissage du breton. Les enfants jouaient avec d'autres enfants bretonnants.

"Lorsqu'on parlait avec nos grands parents, ils nous corrigeaient quand on faisait des erreurs. Et puis ça nous plaisait d'apprendre"

"On était tous très imprégnés de la culture bretonne.... On jouait en breton, on dansait en breton, on se donnait des surnoms en breton"

Cet apprentissage facultatif prenait souvent la forme d'un jeu. Il paraissait d'autant plus attractif qu'il établissait un lien très fort avec les personnes âgées. Le breton devenait aussi un instrument de pouvoir puisqu'il permettait de déjouer les parents qui parlaient en breton pour ne pas être compris d'eux. Il était aussi utilisé pour se moquer des enfants uniquement francophones.

"On se régala à pouvoir parler breton entre nous, on disait des trucs en breton qu'ils ne comprenaient pas"

Un apprentissage facultatif

D'autres enquêtés s'étaient montrés moins intéressés par le breton. Dans une même famille, les frères et sœurs adoptaient parfois des attitudes contrastées. Souvent les enquêtés ne parviennent pas très bien à expliquer pourquoi. Nous avons toutefois relevé quelques tentatives de justification.

"J'ai peut-être eu l'impression que le breton c'était fini à partir de ce moment là. Puisque le français arrivait après le breton. Voilà comme ça" (fils d'agriculteurs dont les parents étaient bilingues, les grands parents bretonnants monolingues)

"C'était plus une situation, qu'un fait, on se sentait moins concerné. Je pense que j'aurais été plus à la maison après 10, 11 ans (mis en pension), je pense que j'aurais davantage eu la volonté de l'apprendre"

"J'avais pas besoin puisque les parents s'adressaient à nous en français de toute façon"

Même si le rôle joué par l'ambition sociale n'est pas clairement formulé, il est intéressant de noter les disparités selon les orientations professionnelles ultérieures.

Ainsi le frère des enquêtés, agriculteur, est souvent davantage bretonnant. Une personne a noté comment l'attitude de ses enfants vis à vis de la langue bretonne était corrélée à l'identification au milieu d'origine.

"Mon fils, lui, trouvait que c'était bien de connaître le breton et pour lui c'était essentiel. C'était essentiel pour continuer son commerce plus tard et il trouvait donc qu'on était dans le bon sens...., tandis que ma fille s'est jamais intéressée, ça l'agaçait. Elle préfèrait apprendre l'anglais, l'espagnol et tout ce qu'on voit à l'école. (actuellement elle est secrétaire médicale)"

Ainsi, certains enfants avaient aussi intégré les valeurs dominantes qui prônaient l'abandon de la langue régionale. Ils n'ont pas fait l'effort d'apprendre à parler breton alors que généralement ils le comprenaient.

III - LA NON TRANSMISSION DU BRETON

L'univers culturel français

Une partie des enquêtés nés en zone bretonnante, ont tout de suite intégré la culture française.

Ils sont généralement issus d'un milieu plus urbain et/ou plus aisé (père fonctionnaire, représentant, menuisier, gendarme...).

Les parents parlaient couramment le français. Certains enquêtés ne savent pas si leurs parents connaissaient le breton, d'autres évoquent l'utilisation du breton entre adultes pour ne pas être compris des enfants.

"Mes parents le parlaient de temps en temps quand ils voulaient surtout pas qu'on comprenne si vous voulez...., mais moi je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre le breton"

Des contacts sporadiques avec la langue bretonne

C'était la langue des autres (grands parents, personnes âgées, paysans), avec laquelle ils n'avaient que des contacts sporadiques.

"Bon, j'avais des copains dans le bourg qui étaient surtout à cet âge là, à cette époque là, oui des enfants de commerçants, donc même type de relation par rapport à la langue, non pas uniquement commerçants, mais surtout des gamins du bourg. Il y avait très peu de contact au niveau des jeux avec des enfants de la campagne qui avaient leurs travaux à faire, qui étaient très pris par le travail de la ferme"

"Je n'ai pas eu de contact avec la langue bretonne. Je suis né aussi de parents bretons, bien sûr. Mon père était bretonnant, mais ma mère non. Ce qui fait que je n'ai pas eu de contact du tout. Ma grand-mère non plus. C'était une bretoise, donc d'un milieu différent. Ce n'était pas un milieu rural. Et sur le plan scolaire... Bon, à notre époque, les propositions d'apprentissage de la langue n'existaient pas."

Une langue dévalorisée

- enfant bretonnant mis dans une situation traumatisante à l'école
- plaisanteries sur les bretonnants "pèquenot", "plouc"
- vexations face à l'utilisation du breton, par les gamins qui se moquaient d'eux

"- Et étant enfant ?

- Oui, c'était même agaçant parce qu'à partir du moment où on utilise une langue pour que les enfants comprennent pas, moi ça m'agaçait donc ben j'avais plutôt des aprioris contre le breton plutôt qu'autre chose hein. Il était en plus assimilé à une langue exclusivement parlée par des agriculteurs, milieu auquel j'appartenais pas... qui est un milieu assez fermé... on les voyait arriver au bourg pour la grande messe et puis point final quoi"

Les vacances pouvaient offrir l'occasion d'apprendre le breton

"- On comprenait quelques mots puisque nos vacances, on les passait chez la grand-mère, c'était en zone rurale; à force on comprenait les mots qu'il ne fallait pas entendre"

"- Vous n'avez pas tenté de l'apprendre ?

- Non, ça ne m'a pas intéressé

- Et votre soeur, elle le parlait plus volontiers, comment ça se manifestait ?

- Elle ne parlait pas du tout, elle comprenait, je l'ai déjà vue avec une grammaire bretonne

- Elle travaillait le breton ?

- Oui, un peu enfin quand elle était en vacances parce qu'après, une fois qu'elle avait quitté la grand-mère, c'était fini"

"- Alors, si j'essaye de préciser, vous me disiez comprendre...

- Oui

- Ca s'est passé comment ?

- Oh, naturellement. Puisque toute petite, on m'a parlé breton... Je veux dire que toutes mes vacances scolaires, je les ai passées chez ma grand-mère et on me parlait breton. Bon, j'ai compris ce qu'on voulait me dire, naturellement. Par contre c'est vrai que non plus je n'ai jamais fait un effort pour le parler. Ma grand-mère comprenant le français, je lui répondais en français et puis on communiquait comme ça, quoi. Et depuis, je n'ai jamais fait l'effort, non plus pour l'apprendre et pour le parler. J'aurais peut-être pu, parce qu'ici, c'est vrai que c'est pas les occasions qui manquent"

IV - L'ETUDE DU BRETON LITTERAIRE

Approches sporadiques par quelques bretonnants natifs

L'apprentissage du breton par immersion dans une communauté bretonnante est resté essentiellement oral.

Seulement trois personnes nées dans un environnement bretonnant ont aussi étudié le breton littéraire à l'école.

Une dame née dans les années 30 se souvient :

"nous avions des livres en breton à l'école, pour soi-disant apprendre la bonne langue bretonne...., mais ça n'a pas duré beaucoup d'années"

Dans leur programme scolaire pour le B.E.P.C, deux hommes ont suivi des cours de breton.

Il est remarquable de noter que pour l'un d'entre eux la langue enseignée n'a en rien modifié la langue parlée.

"Disons qu'il y avait deux choses, quand même bien séparées : il y avait donc la langue courante d'une part, où il n'y avait pas de recherche de liaison ou de grammaire et il y avait le breton littéraire qui était pour nous une obligation scolaire. Mais on ne transposait pas si vous voulez, le breton littéraire vers le parlé"

Deux enquêtés ont suivi le catéchisme en breton alors qu'on leur interdisait la pratique de cette langue à l'école.

Des initiations au breton littéraire non fructueuses

Quatre enquêtés ont tenté d'apprendre le breton en suivant des cours.

Les uns souhaitaient connaître une langue qui les attirait (liens familiaux, attachement à la région). N'étant pas nés dans une zone bretonnante ils n'avaient pas eu l'occasion de l'apprendre dans leur milieu d'origine.

Les autres voulaient converser en breton avec leurs parents.

Face à la difficulté d'apprendre un breton littéraire, ils se sont démobilisés d'autant plus que :

- Ces cours ne correspondaient à aucune pratique

"il faut en avoir la pratique aussi pour pouvoir continuer à apprendre une langue. Je n'étais pas suffisamment passionné pour pouvoir apprendre le breton rien que pour la conservation de la langue"

- Leurs cours ne leur permettaient pas de dialoguer avec leur environnement familial

"quand je rentrais à la maison il y avait des gens qui pratiquaient le breton, mais ça ne correspondait pas au niveau des prononciations parce que dans le patois la grammaire n'est pas du tout respectée"

Il est à noter que ces tentatives non abouties posent un problème important vis à vis de la promotion d'un breton littéraire non greffé sur une pratique courante. Nous reviendrons sur cette question dans la partie relative au devenir du breton.

La maîtrise d'un breton littéraire

Trois enquêtés ont appris le breton en suivant des cours. Deux d'entre eux adhéraient aux idées de revalorisation des minorités culturelles dans les années 70.

"C'était un climat de l'époque, les années culturelles bretonnantes.... et puis le fait qu'on avait 17, 18 ans"

"C'était quelque chose qui était à la mode, d'une certaine manière... dans un échange avec le Pays de Galles, j'avais eu un peu honte de ne pas parler breton"

En dehors des cours ils recherchaient des occasions de parler avec d'autres bretonnants (locuteurs traditionnels ou membres d'associations, camarades scolaires).

L'autre enquêté a suivi des cours de breton depuis la 4ème. Il parvient difficilement à expliquer les raisons de ce choix.

"Je suis pas sûr de pouvoir vous répondre... la raison la plus probable, c'était une idée, je veux pas dire nationaliste, m'enfin, vous voyez, une idée de la Bretagne"

Depuis la 4ème jusqu'à la maîtrise en langues celtiques, il n'a pas pratiqué le breton en dehors des cours.

B - LE BRETON AU QUOTIDIEN

L'I.N.S.E.E avait retenu des zones d'études fortement bretonnantes.

Les appréciations émises par les enquêtés sur la place de la langue bretonne sont influencées par leur entourage immédiat, l'intérêt même qu'ils portent à la langue.

Certains témoignages évoquent la densité du breton dans leur région.

- Penmar'ch, le Guilvinec

"Sur la côte on est toujours très imprégnés de breton !
Ah oui ! ça n'a pas disparu, loin de là !"
(femme infirmière, bretonnante)

- Loctudy

"Il y a beaucoup de marins qui parlent le breton aussi et qui se sentent plus à l'aise à parler le breton plutôt que le français et j'ai l'occasion de le parler tous les jours"

- Pont Augan

"Je parle breton tous les jours....
J'ai des clients qui parlent breton, de 45 à 80 ans"
(boulangier, effectuant des tournées en campagne)

- Plonevez Moëdec

"On a été un peu surpris quand on est arrivé là...
On allait dans les magasins faire nos emplettes, on voyait bien que les gens ne parlaient que le breton"
(homme de 32 ans, né dans une zone gallo)

- A Plonevez Moëdec

"on parle le breton à peu près à quel taux ?"

"90%, il y a des gens qui parlent, des gens qui le comprennent. Moi je dis 90% entre les deux. J'ai des voisins qui sont de mon âge (32 ans) et qui le comprennent très bien car ils l'ont entendu depuis leur enfance dans toutes les conversations et ils se sont mis à le comprendre, à le parler peut-être pas, mais il y a beaucoup de jeunes qui le comprennent. Je reste dans la limite d'âge de 20 à 70 ans et plus"

D'autres évoquent sa perte

"Il n'y a pas de secret, on parle moins le breton parce que les bretonnants ne sont pas remplacés"

"Il n'y a plus que les personnes âgées qui le parlent ; même les agriculteurs ne le parlent presque plus, les jeunes ne l'on pas appris"

"Au début que je suis arrivée à Ploumillau, j'aurais aimé progresser en breton. Mais je me suis aperçue que les gens parlaient français et non breton"

La pratique usuelle du breton est plutôt réservée aux personnes âgées, aux agriculteurs, aux marins.

Mais comment comptabiliser les personnes qui possèdent quelques rudiments, celles qui ne savent plus quel est leur degré d'aisance dans cette langue, celles qui le comprennent seulement ?

"Quand je suis revenue dans la région, je me suis aperçue qu'adulte il m'en restait quelque chose. Enfant, je ne m'en rendais pas compte que je connaissais le breton. Et puis adulte, quand les clientes le parlaient, je les comprenais"

Dans un premier temps, nous observerons les sentiments attachés à la pratique du breton.

Dans un deuxième temps, nous verrons les incidences de la pénétration du français dans le répertoire linguistique des bretonnants.

B -1 - L'IDENTITE LINGUISTIQUE

I - L'APPARTENANCE A UNE COMMUNAUTE LINGUISTIQUE

Le breton est une langue à forte valeur consensuelle pour les membres de la communauté. Son usage suppose l'adhésion à un champ d'identification commun où les références implicites, l'extra verbal ont beaucoup d'importance. Il renvoie à l'univers familier du locuteur.

Le langage naturel

Les interlocuteurs bretonnants natifs parviennent difficilement à analyser les sentiments qu'ils ressentent quand ils parlent breton. Pour eux, cela va de soi.

"- Et vous parlez breton, qu'est-ce que ça vous donne comme... ?

- l'habitude

- Quoi encore ?

- l'habitude, je ne sais pas"

"Oui, moi je m'explique plus facilement en breton que en français, voilà, c'est comme ça, on m'a habitué au breton étant jeune quoi, alors un gars qui parle le breton je parle plus facilement avec lui qu'en français quoi"

"On aime, on connaît peut-être mieux"

Le plaisir de parler breton

D'autres interlocuteurs tentent de faire comprendre à l'enquêteur les émotions qu'ils ressentent vis à vis de la langue bretonne.

"Parler en breton, c'est beaucoup plus joli, je sais pas, quand vous parlez à une personne âgée, vous ne tutoiez jamais une personne âgée en breton, tandis que bon en français, on tutoie plus facilement c'est pas la même approche, c'est surtout dans ce sens là, je trouve que le breton a du bon, c'est plus gentil, notamment les cantiques bretons, tout ça, ça porte plus quoi. Ah j'aime bien le breton, j'aime beaucoup le breton"

"- Et puis il y a du plaisir à parler breton ?

- Ah oui ! oui, oui ! Et alors on dira ce qu'on voudra mais il y a des expressions en breton qui n'ont pas le même poids en français. Je suppose que l'inverse doit être vrai aussi... Et donc hein, quand on veut appuyer sur quelque chose on va le dire en breton. Moi je sais que je m'exprime souvent en breton.

- Ah oui ! ...

- Parce que c'est plus fort, ça a plus de poids...

- Le français étant vécu comme une langue plus abstraite... ?

- Voilà c'est ça ! le breton c'est plus imagé pour nous, c'est plus..., hein...."

"- Je sais pas, ça me fait penser à mon enfance, ça fait du bien de parler breton, je sais pas, ça me dégage un peu, ça fait du bien, je sais pas comment dire, on est plus décontracté, on dit les choses qu'il fallait dire.

- Est-ce que vous ressentez la même chose en français ?

- Non, oh non, en français y'a des choses qu'on peut pas dire, en français, c'est pas possible, ça rend beaucoup mieux en breton qu'en français"

La quête des occasions de parler breton

Pour retrouver un univers familier :

"oui, enfin je vais vous dire une chose, pour vous dire même, il y a une réunion des écoles, j'y vais avec ma fille, et bien, je vais me retrouver avec beaucoup de gens d'ici, alors je vais parler breton il y en aura à côté qui ne parleront que français. Moi je cherche encore le breton et je le parle, même que la personne connaît bien le français, moi je vais facilement parler le breton et puis elle parlera le breton aussi"

Pour ne pas le perdre :

"J'essaie encore de trouver un moment donné de pouvoir parler le breton parce que j'ai envie de le garder jusqu'à ce que je le pourrai, jusqu'à la fin de mes jours"

"- Pour vous la langue ne s'est pas perdue ?

- pas du tout, au contraire, j'essaie plutôt de l'améliorer quand je peux, j'en profite de parler breton, quand je trouve quelqu'un qui dialogue en breton"

La frustration de ne pouvoir parler breton

Le refoulement de l'envie de parler breton est ressenti quand le bretonnant est exclu de son univers familier pendant une période plus ou moins longue. Ce sentiment est évoqué.

- par des anciens pensionnaires :

"Quand on retournait à la maison pendant les vacances on retrouvait le breton, automatiquement, ça faisait du bien"

- par des personnes qui ont dû migrer pour exercer leur activité professionnelle. Un ancien ouvrier raconte :

"La cassure qui m'a parue la plus dure c'est celle de la vie professionnelle... C'est plus uniquement point de vue respect d'un règlement, c'est qu'on est obligé puisque la personne qui s'adresse à toi parle que le français"

Ce handicap a été partiellement comblé, lors de son activité suivante :

"J'étais heureux quand j'allais chez des agriculteurs, (dépassés la cinquantaine)... je retournais à la source"

Pour les personnes émigrées, ce besoin de parler breton s'accompagne généralement d'un sentiment de nostalgie vis à vis du pays natal. Il est intéressant de noter que les interlocuteurs ayant migré ont souvent exprimé leur attachement à la région.

Pendant leur exode certains revendiquaient volontiers leur origine régionale.

"J'ai toujours été fier d'être breton, j'ai été dans d'autres régions..."

"Il était fier, il était appelé le Breton à l'usine"

Ils favorisaient les occasions de parler breton.

"Oui, à Paris, au départ on s'est regroupé entre Bretons... on se retrouvait toujours le soir, il y avait toujours les cafés et restaurants où on pouvait aller le dimanche"

"Pour se faire plaisir, de temps en temps par boutade on parlait breton entre nous... pour se défouler" (pendant le service militaire)

"les gens qui ont quitté la campagne et qui pratiquent la langue aiment le pratiquer, je vois G... il adore parler breton parce que c'est quelque chose qui le rattache à ses racines"

II - UN FACTEUR D'INTEGRATION POUR LES BILINGUES AYANT APPRIS LE BRETON EN SECONDE LANGUE

Le code privilégié pour échanger avec les bretonnants natifs

Les bilingues ayant appris le breton en seconde langue, préfèrent l'utiliser quand ils s'adressent aux bretonnants natifs. Ils savent que même si ces derniers parlent français ils auront davantage d'aisance ou plaisir à converser dans leur langue maternelle. La relation ne sera satisfaisante que si l'échange se passe en breton.

"Ce n'est pas le plaisir de parler une langue plutôt qu'une autre, mais plutôt le plaisir de parler avec telle ou telle personne dans sa langue naturelle"

"C'est plus pour se mettre à la portée des personnes âgées, qui parlent plus le breton que le français"

L'adoption d'un code plutôt qu'un autre s'effectue inconsciemment.

"- Il n'y a pas de choix ?

- non, je crois que c'est spontané si ça part en breton ça part en breton, si ça part en français c'est le français, dans la mesure où l'on comprend les deux"

"J'ai un frère qui est à la ferme... le plus souvent la conversation se termine naturellement en breton, je ne sais pas pourquoi"

Les interviewés ne connaissant que quelques rudiments de breton les utilisent parfois pour créer une relation de sympathie.

"Quelquefois, je glisserais un mot de breton à quelqu'un à qui je sais que cela fait plaisir, mais c'est tout"

Un sentiment de gêne pour les non bretonnants

Dans un environnement bretonnant, ne pas parler cette langue peut devenir un handicap.

Les personnes non bretonnantes ressentent les limites d'un échange en français. Elles ne peuvent pas atteindre le degré de sympathie ou d'intimité qu'elles aimeraient parfois obtenir.

Un ambulancier remarque :

"Je sais que certains clients apprécient beaucoup les médecins qui parlent breton. Souvent je reviens de consultation que ce soit à Guingamp ou à Lannion, il y a l'ancien qui est derrière et qui me dit : Celui-là il est de Guingamp et il parlait breton. Ça peut être sympa... pour avoir des contacts plus intimes"

Des non-bretonnants ressentent parfois un sentiment d'exclusion

"J'ai beaucoup de réunions avec les élus locaux du canton de Belle Ile en Terre, et on sent que spontanément, entre eux ils parlent breton et moi je suis totalement étranger à leur conversation alors au bout d'un moment ils voient que j'ai décroché alors ils reviennent sur le français, mais quelque temps après on repart spontanément sur le breton et ça, ça me gêne un petit peu"

"Domage d'être né en Bretagne, dans la zone bretonnante... et de ne même pas comprendre sa propre langue. On a l'impression parfois d'être un étranger chez soi"

La compréhension du breton résout un peu cet handicap.

"Disons qu'on n'a pas l'impression d'être tout seul dans son coin, bêtement" (gérante de bar)

"J'étais contente aussi de ne pas être "vendue", de comprendre ce qu'elles disaient derrière mon dos puisque j'étais jeune" (coiffeuse)

Un non-bretonnant regrette de ne pouvoir utiliser le breton comme moyen d'identification quand il fait de la photo en milieu rural.

"Je serais reconnu comme quelqu'un du pays alors que je suis obligé de dire qui je suis"

Certaines professions nécessitent l'utilisation de la langue bretonne.

Un géomètre témoigne :

"Je suis content de comprendre parce que dans le cadre de ma profession le breton est très utile, la connaissance de la langue bretonne, peut-être pas le parler mais le comprendre. Ça m'est très utile pour comprendre les personnes âgées qui ont du mal à s'exprimer en français"

Un cadre rappelle qu'à compétence égale, sa banque privilégie le recrutement du bretonnant.

"lorsque je suis rentré à la caisse d'épargne, sur concours, en cas d'égalité, la langue bretonne était un plus. C'était normal, puisque je me suis aperçu que j'ai dû souvent parler breton dans mon travail, même aujourd'hui"

Pour les activités de services auprès des personnes âgées, telles que médecin, ambulancier ne pas parler breton peut poser problème. Il faut recourir à un interprète auprès des personnes âgées (80 ans) monolingues.

Pour une femme, médecin la relation médiatisée ne peut être satisfaisante.

"Dans certaines régions, vers Plonevez du Faou, j'ai rencontré quand même des petits soucis, parfois, il fallait qu'il y ait un interprète.... mais même avec un interprète quand vous devez mener un interrogatoire assez minutieux auprès de quelqu'un de malade en face de vous, c'est difficile"

III - UN CODE TRES LOCALISE

La coexistence de différents dialectes, leur vitalité suscitent des attitudes ambiguës vis à vis du breton.

Compréhension malaisée

De nombreux interlocuteurs ont exprimé leurs difficultés pour comprendre les dialectes pratiqués sur d'autres zones.

Pour certains, c'est du domaine de l'impossible. Pour d'autres, il s'agit d'accents différents. La compréhension devient possible au bout d'un certain laps de temps "il faut que l'oreille s'habitue", quand les interlocuteurs s'efforcent de parler lentement.

La prégnance des dialectes creuse aussi un fossé par rapport au breton littéraire. Des bretonnants natifs ont évoqué le décalage qu'ils ressentaient par rapport au breton littéraire. (Nous avons déjà rapporté la déception d'un interviewé apprenant le breton littéraire quand il n'a pas réussi à dialoguer avec les locuteurs traditionnels).

Si quelques expressions, les prononciations différentes, créent un obstacle, la difficulté de communiquer provient parfois du fait que le débutant n'a pas encore bien intégré le code linguistique.

"Je ne le parle pas avec mon mari qui l'apprend actuellement, il va chercher ses mots, il ne le vit pas"

Non reconnaissance d'une langue bretonne

La coexistence de différents dialectes génère des conflits aussi bien familiaux que politiques :

"Mes parents se disputaient entre eux parce qu'ils n'avaient pas le même breton"

"Les Bretons d'ici (Trégor) ne sont pas d'accord avec les Finistériens, chacun veut imposer son breton alors..."

Alors que l'origine du breton n'est pas connue par la plupart des bretonnants ayant appris cette langue par immersion, la vitalité des dialectes oblitère la reconnaissance du breton en tant que langue.

"Je me suis aperçu très jeune que le breton n'existait pas puisqu'il y a plusieurs langues, quand je suis venu à Plomelin on me comprenait mal et je comprenais mal (homme né à Tréogat)"

"On en était très surpris parce qu'on nous disait que c'était la même langue et on ne comprenait pas les 3/4 du temps"

Cette difficulté d'identifier le breton crée un malaise vis à vis de sa promotion : quel breton promouvoir ?

"Oui, ça m'a toujours étonné les Bretons ne se comprenaient pas quelquefois entre eux. Alors je sais pas mais on veut parler d'une langue et puis, ils sont en train de se battre à leur niveau, alors c'est une polémique. A Vannes, on ne parle pas le même breton que dans le Nord Finistère. Quand tout le monde sera d'accord, alors à ce moment là on sort une langue"

Renforcement de l'identité culturelle

Les dialectes bretons facilitent l'identification de l'interlocuteur.

"C'est la marque de chaque point d'ancrage"

"Bon, on arrive à se comprendre, certains mots glissent comme on dit. Nous, on dit... Eux disent... Il y a des choses qu'ils ne disent pas comme nous, mais on arrive à se comprendre quand même, mais ça change. On reconnaît les gens de ce côté-là par ici, il y a quelqu'un qui arrive de ce côté-ci, on sait qu'il vient de là-bas"

"C'est une richesse, le fait d'avoir des gens qui parlent avec tel ou tel accent. Ça permet de savoir tout de suite d'où est-ce qu'ils sont"

B - 2 - LA SUPREMATIE DU FRANCAIS

Depuis l'officialisation du français, la politique de suppression du breton a bénéficié de nombreux relais dont :

- le système scolaire

- l'éloignement du milieu bretonnant (pensionnat, migrations professionnelles, exode rural...)

- la pénétration des médias français dans les foyers (journaux, télévision...)

- le rejet général des actions de protection de la langue assimilées à des mouvements autonomistes, surtout après la guerre 39-45.

A travers les cinq thèmes suivants les enquêtés ont révélé une langue bretonne très fragile.

I - PROGRESSION DU FRANCAIS DANS LE CODE LINGUISTIQUE DES BRETONNANTS

L'utilisation du français s'impose pour l'ensemble des procédures administratives.

La domination du français est telle qu'il devient le dénominateur commun :

- lors d'un premier contact

"Quand je téléphone à une personne que je ne connais pas, bon je suis pas sûr qu'elle parle breton mais il y a de grandes chances, je vais pas tout de suite m'adresser à elle en breton, c'est quelque chose qui n'est pas dans les... euh les faits, je veux dire la personne serait surprise parce que ça ne se fait pas d'une manière générale, on commence toujours un peu en français et ensuite on change de langue"

- auprès des personnes nées depuis les années 50-60

"Je ne m'adresserais pas en breton à un jeune de moins de 35 ans, disons"

- quand un membre d'un groupe ne parle pas breton.

"Quand une personne sur trois ne parle pas le breton, on parle français"

"Dans les fermes ils parlent français parce que les jeunes n'ont pas appris le breton"

L'alternance des codes français et breton devient fréquente.

Parfois, il s'agit du recours à l'autre code linguistique pour pallier une lacune dans la première langue. La généralisation de ce comportement et le manque de vocabulaire breton au niveau technique tend à générer un langage hybride. Ce type de langage semble courant dans le milieu marin.

"Ils ne font pas une phrase correctement en breton ou en français"

Un interviewé perçoit cette tendance comme l'évolution d'une langue vivante.

"Ca vient du fait que le breton n'a pas été figé dans l'écrit. Ce n'est pas une langue morte, mais orale. Il évolue"

Les autres regrettent un déclin du breton "pur".

"Ca deviendra peut-être un patois. On va vers là parce que qu'il y a des gens qui ne parlent pas en breton correctement et qui mettent des mots en français dans leur conversation alors qu'ils existent en breton. Ils font un panachage déjà"

"C'est peut-être propre à Douarnenez, mais à cette époque là on sentait déjà une dérive, disons, vers l'argot de la langue bretonne. On commençait à mélanger un peu le français et le breton dans le milieu marin..."

"Je m'aperçois dans la jeune génération, quand j'écoute certains jeunes qui s'expriment, des agriculteurs ou autres qui disent qu'ils parlent le breton, il y a au moins 15 à 20% des termes qu'ils utilisent qui sont des mots qui ont des traductions bretonnes qu'ils utilisent en français et qu'ils font semblant de bretonniser. Pour moi ils sont du ressort du français"

II - PLACE MARGINALE DES MEDIAS EN LANGUE BRETONNE

Les médias jouent un rôle déterminant et de plus en plus important dans la société industrielle, mais ces derniers véhiculent essentiellement le français.

Les quotidiens contribuent à la progression du français écrit auprès des bretonnants qui ne savent lire et écrire que le français.

A la télévision, à la radio, les émissions en langue bretonne restent marginales. Elles répondent partiellement au souhait de retrouver sa langue familière.

"J'aime bien voir le breton que je connais, j'aime bien encore entendre parler à la télé"

Mais les émissions diffusées sur R.B.O. ou F.R.3 ne satisfont pas toujours leurs auditeurs :

- la compréhension du breton littéraire ou d'un autre dialecte ne paraît pas toujours évidente.

"Je ne l'écoute plus parce que je ne comprends rien, c'est du breton du Finistère qu'on ne comprend pas... à part le vannetais... quand c'est du vannetais j'écoute, mais si je vois que je ne comprends pas c'est pas la peine"

"Je comprends rien, je suis perdu"

- surtout, les émissions ne parviennent pas à recréer l'ambiance familiale qu'ils attendent.

"... on saisit quand même ce qu'ils veulent expliquer mais... mais ce n'est pas le breton qui fait rigoler, tout ça quoi..."

"Pour moi le breton c'est quelque chose en plus, de vivant, de chanté, tandis que là, quand je les entends j'ai pas envie de l'écouter"

D'autres spectateurs regardent ces émissions pour améliorer leur breton :

- soit parlé

"J'écoute couramment en français d'abord et en breton ensuite, ce qui me permet de mieux comprendre"

- soit écrit

Une mère réalise les dictées proposées sur F.R.3 afin de pouvoir suivre sa fille inscrite dans une école Diwan.

III - OUBLI D'UNE LANGUE NON PRATIQUEE

Les migrations des bretonnants pour effectuer leurs études, pour travailler, provoquent une véritable cassure. Ils sont immergés dans un environnement français et ne disposent d'aucun relai écrit pour maintenir leur connaissance d'un breton essentiellement oral. Ils oublient rapidement une langue non pratiquée pendant quelques années.

Lors de leur retour dans une zone bretonnante, les enquêtés ont souvent constaté des pertes énormes :

"C'est bizarre, mais j'avais perdu en 5 ans"

"Je ne le parle plus et ne le comprend plus à 100%" (breton appris en seconde langue, par immersion)

"Il m'arrive de traduire le français en breton, si bien que mes phrases ne sont plus correctes (après 20 ans passées dans une zone gallo).. je ne suis plus sûre de mon breton

- Et maintenant quand vous parlez breton, cela vous fait plaisir

ou... ?

- Ca me gêne un peu, non pas dans le sens où cela me gêne de parler breton mais dans le sens où je ne suis plus sûre de mon breton"

IV - INTERIORISATION DU PROCESSUS D'ERADICATION

Les mouvements de relance du breton contribuent à revaloriser les bretonnants.

Même si ce sentiment n'est pas clairement formulé l'ambiance dans laquelle se déroulaient les entretiens dévoilait une nouvelle aisance autour du breton. Les enquêtés évoquent d'autant plus volontiers leur pratique du breton, leur plaisir de le parler que l'enseignement le réhabilite.

Les complexes des bretonnants subsistent

Nous émettrons d'abord une réserve relative à la méthodologie adoptée dans cette enquête. Elle a pu amoindrir le sentiment de honte.

- une personne a refusé l'interview

- un sentiment d'humiliation paraît moins dans le discours que dans le non dit.

Les témoignages des enquêtés révèlent l'enregistrement des brimades dans la mémoire collective.

"Il y a 40 ans parler breton c'était... on était vexé... c'était considéré comme un peu un être inférieur, quoi, c'est vrai

- et vous avez ressenti ça ?

- ah oui, oui, parce qu'on n'avait pas le beau vocabulaire et on avait l'accent qui paraissait dans la langue française, alors "celui-là c'est un cul terreux, hi, hi"

"Le bretonnant était un peu considéré comme un pèquenot, c'est vrai, c'était le paysan dans le sens vulgaire"

"Celui qui parlait breton était un arriéré"

"Ca je me rappelle, quand j'allais à St Renan, avec ma mère, quand j'étais toute petite, on essayait de parler français, bon parce que ça faisait mieux, dans le car et tout ça... on prenait le car à un kilomètre de chez nous et on parlait français. Ca je me rapelle, ça m'a toujours frappée, maman disait ça

fait quand même plus joli de parler en français, ça faisait quand même plus plouc, à l'époque quoi, de parler en breton"

"Il fallait cultiver sa langue française pour parler bien... avoir de belles tournures tout ça, et tout... ne pas faire provincial en fait, hein"

Aujourd'hui un sentiment de bassesse demeure.

Devant leurs enfants, certains adultes renoncent au plaisir de parler breton, de l'écouter à la radio ou télévision.

"A la télé, je regarde pas parce que ça dérange, je crois, les autres"

"Quand je mets en breton, il ne faut pas que ma fille soit là parce qu'elle dit, tu ne comprends pas, qu'est-ce tu vas regarder là etc."

Un enquêté ayant appris le breton littéraire nous a expliqué que sa grand-mère bretonnante a toujours refusé de lui parler en breton.

"- elle a..., c'est difficile à vous expliquer, il faut que vous compreniez la situation des Bretons de l'extrême pointe du Finistère, du pays du Léon, qui ont un préjugé très très fort contre le breton. Ce sont des gens bretonnants à qui on a appris toute leur vie que le breton c'était la langue des crétins, et par conséquent, ils refoulent un maximum et refusent de parler breton"

Le sentiment d'humiliation est plus facilement attribué aux autres qu'à soi-même :

"Certains ont honte, ils trouvent ça arriéré"

Malgré tout, le manque de foi dans sa langue transparait souvent :

"- Vous parliez le breton quand vous étiez..."

- Non, ah non pas du tout. Non et je n'ai pas envie de, c'est pas de savoir le parler, m'enfin j'ai pas envie de le parler, c'est tout. Je le comprends..."

"Est-ce que les enfants s'intéressent à ça... au breton. Est-ce qu'entre eux ils ne vont pas se chamailler contre le bretonnant ou n'importe quoi, c'est un peu ce truc là aussi"

Un homme qui prend plaisir à le parler mais qui est interviewé en présence de son fils nous dit :

"c'est du charabia"

Surtout, les parents gardent un sentiment de culpabilisation vis à vis de l'éducation de leurs enfants.

Ils leurs apprennent uniquement le français, facteur de réussite sociale.

"Tous petits on leur a appris le français. On se disait qu'ils n'auraient pas les mêmes problèmes que nous avons eu lorsque nous étions jeunes"

"Elle comprend le breton, même parler un peu des fois aussi parce que entre nous deux ma femme et moi on parle en breton toujours. Alors euh, bon elle nous comprend puis elle arrive à apprendre un peu comme ça quoi et elle récupère pas mal de mots quoi, autrement quand je lui dis quelque chose c'est toujours en français quoi, ah ouais, ma femme c'est pareil
- Et pourquoi ?

- Oui, ben, vu que à l'école, je sais, y'a le français aussi quoi, c'est comme ça, bon ben, elle pige mieux tout de suite le français quoi, c'est plus facile pour elle à l'école. Elle apprend plus facilement. Elle est moins perdue tout de suite quoi"

Même les adultes exprimant leur plaisir de parler breton, expliquant les spécificités de cette langue, ne la transmettent pas en seconde langue à leurs enfants.

"Ils auraient honte de le parler"

"Les enfants sont demandeurs... il y a une attirance pour la langue bretonne à la maison. Ouais, ouais, c'est peut-être superficiel, je ne sais pas"

V - IGNORANCE DU BRETON PAR UNE PARTIE DE LA POPULATION

Alors que les interlocuteurs ont été sélectionnés pour leur confrontation au breton (lieu d'habitat...), le discours de certains exprimait leur détachement par rapport au thème.

Un homme de 55 ans né à St Renan où il a vécu plus de 30 ans est resté très réservé pendant l'entretien. Il déclarait que cette question ne le concernait pas.

"Je ne comprends pas, c'est tout"

D'autres interviewés mènent une existence quotidienne en dehors du milieu bretonnant (habitat en zone urbaine, milieu socio-professionnel...) Certains ont mentionné des expériences relatives au contact avec le breton. Pour eux c'est du passé, ou des faits ponctuels qui se situent en dehors de leur propre univers. Le problème posé par l'évolution de la langue bretonne ne les préoccupe pas.

"Non, non. Vraiment moi je me suis jamais passionnée pour le breton, ni intéressée... non, j'ai même pas, honnêtement, j'ai même pas réfléchi à la question"

C - LE DEVENIR DU BRETON

Le déclin du breton populaire est unanimement pressenti.

"Il y aurait entre 500 000 et 600 000 personnes à le parler. Mais maintenant plus les tranches d'âges sont élevées, plus il y a de locuteurs"

"Il va disparaître avec l'ancienne génération, les jeunes ne le parlent plus"

Ira-t-on jusqu'à sa disparition, avec quelles implications ?

Le développement d'un breton littéraire va-t-il inverser la tendance ou se développer parallèlement ?

La population enquêtée exprime des attitudes contrastées voire ambiguës quant au devenir du breton. Pour rendre compte de ces attitudes et tenter de comprendre leur genèse nous avons adopté une présentation selon deux étapes.

Dans un premier temps, nous distinguerons deux approches relatives à la langue bretonne.

Dans un deuxième temps, nous rapporterons les perspectives évoquées compte tenu de ces deux approches.

C - I - DEUX APPROCHES

I - UNE LANGUE DEVIANTE PAR RAPPORT AU SYSTEME ECONOMIQUE DOMINANT

La valorisation des langues internationales

Le développement de notre société industrielle repose sur une logique économique d'accroissement des échanges et d'accumulation des richesses matérielles...

La perspective de l'Europe renforce l'adhésion à cette logique économique.

Quand nous avons abordé la question européenne nos interlocuteurs ont accordé un rôle primordial aux langues internationales. Elles deviennent indispensables sur le marché des échanges mais aussi sur le marché du travail (pour soi, pour ses enfants). L'anglais s'impose largement en tant que langue internationale.

"L'anglais est nécessaire sur le plan économique pour les relations professionnelles qui vont inmanquablement se produire. Maintenant, je pense que l'anglais va devenir une langue qui vaut de l'or, si c'est pas déjà fait, c'est mon sentiment"

Cette conviction s'appuie sur le système scolaire où l'anglais est la première langue étrangère enseignée.

Lors de voyages à l'étranger les interviewés ont souvent observé que cette dernière devient la langue commune.

Par leur puissance économique, les pays anglo-saxons ont réussi à donner la première place à l'anglais dans le monde et en Europe.

La place des autres langues est beaucoup plus controversée. Quant au français, très peu d'enquêtés qualifient cette langue d'internationale. Avec la construction de l'Europe beaucoup d'interlocuteurs pressentent qu'elle jouera un rôle économique secondaire.

"Le français c'est quand même pas la langue d'avenir non plus sur le marché européen..."

La dévalorisation du breton, langue régionale

Le matérialisme économique, contribue à dévaloriser les langues régionales de moins en moins utiles.

"Avec le breton maintenant on ne va pas loin, on est à contre courant de la mobilité, ouverture des frontières"

"- c'est quoi le breton pour vous ?

- c'est la langue de la région. C'est pas mal, c'est bien pour ceux qui le parlent mais je pense que ça ne peut pas m'apporter grand chose.

- dans quel sens ?

- Du point de vue professionnel, bien sûr. Il n'y a que ça qui compte.

"Pourquoi faire, le breton ? Oui, je ne sais pas quel rôle il peut jouer de nos jours. Pour le travail, on ne peut pas dire que ça apporte quelque chose, de savoir le breton (jeune en présence de son père bretonnant)"

Selon cette logique utilitaire, la langue bretonne pourrait avoir une fonction économique à travers l'activité touristique.

Par l'écrit (panneaux en breton) et par l'oral (manifestations folkloriques, mais aussi pratique locale), le breton est un facteur de promotion touristique de la région. Il contribue à authentifier la Bretagne.

Pour certains, l'entreprise d'éradication du breton a permis à la Bretagne de progresser. D'autres pensent qu'elle a été une erreur mais qu'aujourd'hui on ne peut plus revenir en arrière.

"On ne peut rien contre le rouleau compresseur"

II - UNE LANGUE REPERE FACE A L'UNIFORMISATION D'UNE CULTURE INTERNATIONALE

Le développement des échanges favorise l'uniformisation des modèles sociaux. Alors que de nombreux objets sont déjà adoptés universellement n'allons nous pas aussi vers une langue unique véhiculant une culture uniforme ?

Les questions apparaissent parfois sous-jacentes, parfois clairement dans les témoignages des enquêtés.

"Les différences, ça va s'atténuer. Pour cause la télévision déjà. Il y a une toile d'araignée monumentale là, qui écrase tout, c'est la loi de l'uniformisation..."

Le mouvement constitue une menace pour le breton mais aussi le français.

"Il y a risque d'absorption du français par une autre langue, sans doute l'anglais ou une nouvelle langue commune"

"On est cuit, ça va être l'anglais. C'est au français de réagir. Pourquoi introduire des mots anglais dans la langue française ? Ça n'a pas de sens. On se laisse faire comme on l'a fait avec le breton"

Face à ce nivellement des cultures, le maintien des hétérogénéités culturelles est non seulement une source d'enrichissement, mais aussi un facteur de socialisation.

Le breton s'identifiant à un groupe de référence pourra mieux s'adapter à un environnement fluctuant.

"Ce sera une langue repère... parce que qu'est-ce qu'on parlera dans 10-15 ans, ce sera un franglais..."

"On voit bien dans le monde que les gens ont besoin de s'enraciner un petit peu, sortir de quelque part"

Si seulement trois interlocuteurs défendent explicitement le rôle social de la langue, le sentiment de l'identité bretonne est fortement présent auprès de la plupart des interlocuteurs.

Il est intéressant de noter que ce sentiment latent s'exprime surtout quand l'individu est retiré de son milieu d'origine.

Un interviewé dont la mère est belge et ayant vécu à l'étranger se plaît à se qualifier "breton de souche". Pour lui, l'identité régionale passe avant l'identité nationale.

Un couple d'instituteurs remarque :

"Il y a quelque chose qui est certain, c'est que les gens sont tout de même attachés à leur identité et à leur spécificité. Les gens sont fiers d'être breton. Quand on va à l'extérieur, sur la route, quand on va au Maroc et si on voit un "29" ... oh, là là ! bon... je crois que les gens sont attachés à leur pays"

Si le succès des manifestations folkloriques auprès de la population locale doit être interprété avec précaution du fait de l'influence de la mode, il révèle cependant un attachement à la culture locale.

Face à la menace de disparition de la langue bretonne les interlocuteurs expriment leur attachement à une langue, partie intégrante de leur identité.

C'est vrai des bretonnants :

"- Et vous aimeriez que ça reste ou pas ?

- Oui, on ne va tout de même pas perdre la langue bretonne. Et puis nous sommes bretons, on veut garder notre langue"

"C'est quelque chose qu'il ne faut pas laisser mourir qu'il ne faut pas laisser tomber aux oubliettes, hein, non, non !"

"On va tout perdre"

"C'est dommage, c'est nos racines"

Ce sentiment est aussi exprimé par les non bretonnants :

"C'est pas pour ça que je voudrais que ce soit une langue qui disparaisse de toute façon, bien au contraire, c'est quand même une richesse du pays quoi !... peut-être qu'on ne peut pas la différencier d'une autre région par son paysage par exemple, mais à la langue il n'y a pas de problème"

"Ce serait un appauvrissement, oui, de la région, je pense, oui, parce que c'est quand même, on a notre identité qui est bretonne, c'est quand même malheureux de la perdre. Bon, comme toute région française a son identité, pour moi, il faut la garder, enfin pour moi"

"Je pense que toute région devrait garder quelques attaches du passé. Sinon il va disparaître totalement. Enfin en tant qu'une certaine culture, un certain souvenir. On aime bien se rattacher, sinon on n'a plus de racine. On est des paumés à ce moment là. Je crois hein"

La disparition du breton équivaudra à la perte d'un élément d'identification.

C - II - DES PERSPECTIVES D'EVOLUTION CONTRASTEES

I - ABANDON D'UNE LANGUE REGIONALE

Le matérialisme économique prédominant dans notre société conduit de nombreux interlocuteurs à dévaluer la fonction actuelle du breton.

Si certains enquêtés expriment des sentiments de regret vis à vis de l'imposition d'une langue unique, ils jugent cette tendance irréversible.

"Je ne vois pas très bien ce que le breton va nous apporter dans l'avenir. Je déplore, mais je trouve que ça ne correspond pas à grand chose pour les exigences d'aujourd'hui. Tant qu'à user de l'énergie autant que ce soit pour quelque chose qui risque de servir vraiment"

"C'est vrai que c'est quand même dommage que ce soit une langue qui s'éteigne complètement, mais bon, à quoi sert-elle exactement aussi actuellement ?"

Les parents préoccupés de l'ascension sociale de leurs enfants rejettent l'enseignement du breton.

Un couple d'instituteurs souligne la prédominance de cet état d'esprit. Aujourd'hui les parents d'élèves privilégient les matières scolaires utiles, et verront dans le breton plus une dérivation qu'un facteur de progression.

Il faut noter que nous avons rencontré les positions les plus intransigeantes auprès de parents révoltés parce que leurs enfants avaient été dans l'obligation de suivre des cours de breton.

II - TRANSMISSION DU BRETON PAR IMMERSION DANS UNE LANGUE BRETONNANTE

Nous avons rencontré cinq interlocuteurs favorables à la transmission de la langue bretonne par immersion.

L'un d'entre eux ne connaît pas le breton mais a été élevé au contact de différentes cultures. Il voyage régulièrement dans les pays ayant conservé leur langue locale. (Pays Bas, Allemagne...)

Les quatre autres enquêtés, parlent breton. Trois d'entre eux ont étudié le breton littéraire.

Deux interviewés transmettent la langue bretonne à leurs enfants dès la naissance. Au niveau scolaire, actuellement, seules les écoles Diwan leur offrent des conditions d'enseignement jugées convenables.

"C'est la seule structure permanente qui existe pour que les gamins puissent apprendre le breton, parce que les écoles bilingues de l'Etat on n'est jamais assuré qu'à la rentrée d'après l'instituteur veuille bien continuer ou n'est pas muté ailleurs" (en fusion avec les cours facultatifs).

Elles apportent un enseignement par immersion dans un environnement bretonnant. Les différentes matières scolaires sont enseignées en breton afin de favoriser la langue minoritaire. L'enfant apprend à lire et écrire en breton avant d'étudier le français.

Un interlocuteur membre d'une association Diwan souhaite une ouverture plus large de ces écoles aux enfants de parents non bretonnants afin d'augmenter les moyens de ce type de structure et développer progressivement l'enseignement du breton.

Les partisans des hétérogénéités culturelles regrettent le peu de soutien apporté par l'Etat pour maintenir les cultures minoritaires.

Les uns reportent un peu d'espoir sur les Pouvoirs Publics européens.

"Je pense qu'il y aura un jour une politique européenne commune qui obligera chaque état à prendre les moyens de la survie des langues existant sur son territoire"

Les autres renvoient chaque culture devant ses responsabilités.

"Quand je vois ce qu'on a fait des identités culturelles au niveau de la communauté, je crois que c'est chaque culture qui a intérêt à se réveiller quoi"

III - ENSEIGNEMENT FACULTATIF

Faisant partie intégrante d'un patrimoine culturel très riche, la langue bretonne mérite d'être intégrée dans l'enseignement scolaire.

Corrélativement à la langue c'est toute une culture qui sera transmise.

"Je pense qu'il faut que le breton survive. Qu'il faut qu'il y ait des gens qui l'apprennent, parce que ça permet quand même à une région de garder son caractère. C'est quand même un patrimoine culturel qu'il faut défendre au même titre que des monuments, au même titre qu'une oeuvre d'art. Je pense

qu'il faut donner la possibilité aux gens de l'apprendre. Mais ça doit rester un plaisir, ça doit être quelque chose de pas obligatoire, ça doit être quelque chose qui vient en plus"

"A la limite, je suis pour qu'ils apprennent les deux langues. Mais qu'on impose des directions, ça risque d'handicaper lourdement ces jeunes. Qu'on apprenne le breton pour parler, ça va, on sait que ça ne sera pas une langue internationale, qu'on maintienne une tradition bretonne, il n'y a rien à dire, mais il faut que le français prenne le dessus. On peut maintenir le breton"

Par quel moyen ?

L'enseignement est jugé indispensable même s'il devra être relayé par d'autres supports tels que les médias, la création culturelle.

Cependant cette position de principe se heurte à de nombreuses difficultés pour être concrétisée.

1) - Difficulté de greffer cet enseignement sur un milieu naturel

Nous avons déjà rapporté le témoignage de jeunes ayant tenté d'étudier le breton littéraire. Ils se sont démotivés face à la difficulté d'apprendre une langue ignorée du milieu familial.

Une institutrice consciente de cette difficulté a introduit le breton dans son école, voici dix ans. Elle souhaitait que les enfants se greffent sur des locuteurs traditionnels. Son initiative est restée infructueuse car ni les familles, ni les bretonnants de la commune n'ont relayé un enseignement qui restait trop théorique.

"J'ai l'impression que c'est quelque chose d'un peu surfait, quoi... donc je n'ai pas continué"

La langue bretonne non greffée sur un parlé quotidien deviendra une langue morte difficile à étudier et une matière scolaire peu attractive.

"Je pense que lorsque l'on vit dans un milieu bretonnant, il y a sûrement intérêt, mais c'est vrai que même ici, maintenant ça ne représente plus... Si c'est quelque chose en plus qu'on leur apprend, et si chez eux, on ne parle pas breton, je ne pense pas que ça vaille la peine. Je ne pense pas que ça marche"

2) - L'intérêt culturel du breton reste secondaire dans le registre de valeurs de la population

Pour les enquêtés souhaitant transmettre un patrimoine culturel à leurs enfants, l'enseignement doit rester facultatif. Privilégiant les matières utiles, ces adultes risquent d'être irrités par un enseignement imposé.

Il est intéressant de noter que la plupart semblent peu connaître le fonctionnement des écoles Diwan. Certains évoquent leur manque d'appui par les Pouvoirs Publics. La plupart se posent des questions sur l'opportunité d'une telle démarche.

"- On a des cousins qui le font, bon ben, eux, c'est tout en breton. Leurs enfants parlent breton à leurs parents, des petits bonhommes, bonnes femmes de 5 ans et 6 ans, enfin 3 ans, mais on leur a parlé en breton, les enfants d'Alain.
- Oui, mais ce qui est bizarre, c'est un enfant qui n'a jamais parlé breton étant jeune non plus.

- Le père non

- C'est assez bizarre

- Le père n'a jamais parlé breton et maintenant on le parle, enfin..."

"Y'a bien quelques uns qui essaient de scolariser leurs enfants dans le système mais après, ces enfants qui sont scolarisés à Diwan, on est bien obligé de les inclure à un moment donné dans le système scolaire traditionnel, bon ben, à ce moment là, est-ce que ça se reproduit pas de la même façon pour eux, quoi, déracinés, un petit peu comme on l'a été nous, je ne sais pas. Enfin nous on s'est pas posé la question"

Des interlocuteurs bretonnants constatent un décalage entre le breton enseigné et celui qu'ils parlent.

D'autres interviewés approuvent cette démarche, possible seulement dans un environnement bretonnant.

"Très bien les parents qui ont leurs enfants qui depuis la maternelle : Moi je suis émerveillé de voir ces petits enfants de 4, 5 ans qui ne parlent que le breton. Bonjour monsieur "en breton" et moi qui suis incapable de leur répondre. Est-ce qu'ils poursuivront après ? Oui parce que y'a des parents qui suivent derrière et qui parlent le breton, qui continueront à leur parler et donc ils ne perdront pas ce qu'ils ont appris à l'école"

"Je pense que, de toute façon, tous les enfants de l'école Diwan, sont des enfants de parents intellectuels. Pratiquement tous, et fortement enracinés dans toute la culture bretonne, quoi. Je ne connais pas tellement parce que je n'ai pas de contact avec eux"

Globalement le principe d'apprentissage par immersion n'est pas connu par les enquêtés.

Nous pouvons cependant penser qu'il heurterait ces parents privilégiant la maîtrise de la culture française. Il appréhenderaient un handicap scolaire ultérieur.

L'apprentissage d'un breton facultatif demeurera marginal.

Seule une élite intellectuelle, affranchie des nécessités pratiques pour réussir son ascension sociale, pourra s'investir dans l'étude d'un breton littéraire.

"Apprendre le breton, elles voyaient ça comme une corvée, du travail supplémentaire... en fait apprendre cette langue ne sert pas vraiment si ce n'est qu'en ce qui concerne un plus dans la culture générale" (secrétaire, parlant de ses filles)

"je crois que le breton, à partir d'aujourd'hui, ce sera uniquement une langue d'intellectuels" (enseignant).

CONCLUSION

Les bilingues ayant appris le breton en seconde langue savent que seul ce code linguistique leur permet d'avoir des relations intimes avec les bretonnants natifs.

Les non bretonnants ressentent parfois un sentiment de gêne, voire d'exclusion par rapport à la communauté bretonnante. Pour l'exercice de certaines professions (médecin, ambulancier...) ne pas parler breton constitue un handicap. La pratique de quelques rudiments devient le signe d'intégration dans la collectivité, une volonté de manifester l'existence de racines communes.

L'ensemble des enquêtés exprime son attachement à la Bretagne. La langue fait partie intégrante de leur patrimoine culturel. C'est un vecteur de communication à part entière ; au niveau interne elle renforce le sentiment d'appartenance ; au niveau externe, elle augmente l'attrait d'une région qui a ses propres caractéristiques.

Quel devenir pour le breton ?

Deux approches génèrent des attitudes hétérogènes :

. Le courant économique prône le recours à une langue unique pour faciliter les échanges internationaux

. Le courant culturel défend les minorités, facteur d'identification face à l'uniformisation d'une culture internationale

Quelques personnes adoptent des positions tranchées :

- abandon d'une langue marginale
- apprentissage de la langue bretonne par immersion dans un environnement bretonnant

Entre ces deux attitudes opposées la plupart des enquêtés émettent des avis nuancés, voire contradictoires.

Ils souhaitent le maintien du breton, partie intégrante du patrimoine culturel mais leur comportement contribue consciemment ou inconsciemment à sa disparition. Ils n'essaient pas de l'apprendre ou le transmettre dans leur entourage. Les parents encouragent leurs enfants à étudier prioritairement le français et les langues internationales, économiquement utiles.

La question du breton demeure bien d'actualité. Au delà du déclin d'une langue locale elle pose le problème de l'authenticité humaine face à un modèle de société où l'économie prime.

La diversité des témoignages montre la difficulté d'appréhender globalement la question du breton. Entre la personne âgée bretonnante évoquant avec nostalgie le déclin de sa propre culture et le militant luttant pour la défense des hétérogénéités culturelles il ne s'agit pas seulement d'un décalage de génération mais plutôt de différentes visions d'un problème. Tous s'accordent cependant sur la réalité du déclin du breton populaire.

La perte du breton populaire devient imminente

L'érosion du breton a commencé par les élites intellectuelles. Elle touche actuellement l'ensemble de la population.

Dans la plupart des zones enquêtées, même en milieu rural, rares sont les individus de moins de 30 ans qui connaissent le breton. Cette génération le comprend parfois mais ne le pratique pas.

La mémoire collective de la communauté bretonnante est toujours imprégnée de cette entreprise d'éradication.

- répression traumatisante par le système scolaire
- dévalorisation d'un langage mais aussi de toute une culture
- handicaps scolaires
- refoulement, frustration de ne pouvoir s'exprimer dans sa langue naturelle

Aujourd'hui, le transfert du français a non seulement considérablement appauvri la communauté linguistique bretonnante mais aussi il remet en cause son existence même. A l'intérieur de cette communauté on parle de plus en plus souvent français. Le code linguistique des bretonnants est fortement imprégné de la culture française (langage hybride dans le milieu marin, vocabulaire technique français...).

Le breton demeure cependant un moyen d'identification.

Les témoignages des bretonnants associent la pratique de cette langue à l'intégration dans une communauté linguistique. Ils aiment à évoquer leur plaisir de parler breton. A travers ses sonorités, sa valeur consensuelle le breton les renvoie à leur univers familier et leur procure un sentiment de bien-être

Etude rédigée par Maryvonne DAGNET,
consultant à Rennes

GUIDE D'ENTRETIEN

L'ENFANCE

L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL

- lieu de naissance
- pourquoi les parents avaient choisi ce lieu d'habitat
- profession
- relations familiales (grands parents, frères, sœurs...)
- voisinage

LANGUE PRATIQUEE DANS L'ENVIRONNEMENT

- pratique globale, plus exceptionnelle
- conditions de pratique du breton :
 - par qui ? (famille, voisins, professions...)
 - moments favorables : (en famille, à l'église, entre voisins, école, travail...)
 - moments interdits (" ")

LANGUE PRATIQUEE PAR L'ENQUETE

- 1ère langue apprise
- langue pratiquée pendant la petite enfance
- la rencontre avec une 2ème langue (le français - le breton)
- perception des 2 langues (qu'est-ce que c'était, notions de plaisir, de tabou ?...)

ÉVOLUTION

PROGRES DU FRANCAIS

- facteurs ayant favorisé la progression du français
 - . école
 - . relations familiales
 - . relations de voisinage
 - . loisirs, voyages
 - . médias (radio, T.V, lecture...)
 - . relations professionnelles

- l'évolution, situation à différents stades
 - . école primaire, collège, lycée, enseignement supérieur
 - . expériences professionnelles
 - . l'évolution des enfants
 - . modifications dans l'environnement local

SITUATION ACTUELLE

PRATIQUE PERSONNELLE

- Moments pour :
 - . les échanges verbaux
 - . écoute des médias
 - . lecture

- Notion de plaisir...

PRATIQUE DANS L'ENVIRONNEMENT

- qui ? (parents, enfants, amis, relations professionnelles, relations culturelles, associatives...)

- moments

DEFINITION DU BRETON

- aujourd'hui, le breton c'est quoi ?
- origine historique de cette langue, langues sœurs ?
- qu'est-ce que ça veut dire de le pratiquer
 - " " l'apprendre
- faut-il promouvoir le breton, pourquoi ? comment ?
- quel breton faut-il favoriser ?
- quelle position face aux différents bretons ?

FUTUR

AVENIR DES LANGUES BRETONNE ET FRANCAISE

- Que sera le breton de demain ?
 - . comment sera-t-il véhiculé (différents supports) ?
 - . quel breton ?
 - . place par rapport au français
 - . place par rapport aux autres langues

- Que sera le français de demain ?
 - . au niveau national
 - . au niveau européen
 - . au niveau international

SITUATION ACTUELLE

PRATIQUE PERSONNELLE

PRATIQUE DANS L'ENVIRONNEMENT

DEFINITION DU BRETON

QUELQUES ENTRETIENS

Les textes ci-après ont fait l'objet de coupures et ont été légèrement remaniés pour une meilleure lisibilité. Deux femmes parlent quotidiennement le breton. Un homme le comprend quelque peu, une jeune femme l'ignore.

AVENIR DES LANGUES BRETONNE ET FRANÇAISE

Femme d'artisan, 50 ans

Alors, ce que j'aimerais pour commencer, c'est que vous me parliez un peu de votre enfance, où est-ce que vous êtes née ?

En breton, si vous voulez.

Oh, en français, en français.

Parce que je parle couramment breton, ma première langue, ma langue bretonne. Je ne connaissais pas le français avant d'aller à l'école, donc j'avais 7 ans avant de parler un mot de français. Oui, posez-moi des questions.

Alors, qu'est-ce qu'on peut dire du français ?

De la langue française ?

Oui.

D'abord, la langue française, je l'aime bien. Je n'ai connu en somme que cette langue, donc je l'aime bien. Oh ! C'est par rapport au breton ?

Oui.

Oh ! Le breton, c'est beaucoup plus gentil. Parler en breton, c'est beaucoup plus poli. Vous ne tutoiez jamais une personne âgée en breton, tandis qu'en français, on tutoie plus facilement. C'est pas la même approche, c'est surtout dans ce sens-là, je trouve, que le breton a du bon. C'est plus gentil, notamment les cantiques bretons, tout ça, ça porte plus, quoi. Ah, j'aime bien le breton, j'aime beaucoup le breton. Mes parents parlaient toujours en breton, mes parents, ils savaient le français, ils savaient quand même le français mais, je me rappelle, quand j'allais à St Renan, avec ma mère, quand j'étais toute jeune, on essayait de parler en français, ça faisait mieux, dans le car et tout ça, on prenait le car à 1 km de chez nous, et on parlait en français. Ça je me rappelle, ça m'a toujours frappé. Maman disait : "ça fait quand même plus joli de parler en français", ça faisait quand même plus plouc, à l'époque de parler en breton. Depuis, je pense que ça revient, les gens sont plus fiers de parler en breton de retour. Si, c'est vrai. Nous, malgré tout, on sait le breton. Le breton, on peut le parler facilement, alors qu'on est là en train d'apprendre l'allemand, l'anglais. Alors que nous avons une belle langue, on la laisse passer à côté.

Quand je rencontre mon frère, on parle facilement le breton, même avec mon mari, ça nous arrive facilement de parler en breton, surtout pour que les enfants ne comprennent pas. On parle en breton, et là aussi, eux ils font un effort, ils arrivent à comprendre. Je sais que quand mes enfants étaient

jeunes, ils comprenaient très bien quand on parlait en breton, ils savaient qu'on parlait d'eux. C'était juste pour quand on ne voulait pas qu'ils comprennent, qu'on parlait en breton et ils faisaient l'effort, évidemment, pour apprendre un petit peu le breton, et là, ils arrivaient à comprendre. Par exemple : "il est temps que vous allez au lit", ils comprenaient bien ce qu'on avait dit. Quand on parlait d'eux, ils devinaient : "on sait très bien ce que vous avez dit là". Ça se passait comme ça.

Dans un voyage, je trouvais ça très pratique de parler en breton, parce que les gens ne comprennent pas. Quand vous allez dans un magasin, alors, mon mari et moi : "c'est beaucoup trop cher", en breton ; les gens ne comprennent pas autour de vous. Très souvent, les gens ne comprennent pas parce qu'on a quand même notre accent à nous, c'est vrai, on va un petit peu plus loin, pas tellement plus loin, mais y'a quand même le petit accent du coin. Et moi je parle très vite, alors, y'a ça aussi peut être. C'est pratique, c'est très pratique de savoir le breton.

Mon fils s'intéressait beaucoup plus, ma fille moins, ça l'agaçait, mais mon fils, bon je pense aurait parlé assez facilement, bon faut dire mon fils pensait continuer le commerce tandis que ma fille s'est jamais intéressée, donc c'est un peu différent. Elle, franchement, ça l'agaçait, elle préférait apprendre, l'anglais, l'espagnol et tout ce qu'on veut à l'école. Mon fils, il voyait dans l'avenir qu'il aurait été obligé de parler breton avec des personnes âgées, il arrivait d'ailleurs à parler un petit peu avec les plus âgés du bourg là, qui parlent en breton.

Moi je suis fière de ma langue, très fière au contraire, je trouve que c'est dommage qu'on ne parle pas plus alors que c'est une si belle langue. Ma fille, c'est l'inverse, elle a rejeté, rejeté parce qu'elle ne comprenait pas assez, je pense, et parce qu'elle savait que si on parlait en breton, souvent, c'était pour ne pas qu'elle comprenne. Elle a trouvé que c'était idiot quoi. Elle préférait donc apprendre l'anglais à l'école, l'espagnol. Alors je lui disais : "c'est vraiment bête quand même, c'est notre langue, on est breton et on est fier d'être breton".

Ça je crois que c'est quand on prend de l'âge, qu'on prend conscience de tout ce qui est beau, de ce qui a de la valeur, alors que quand on est jeune, on ne voit pas ça du tout comme ça. Quand on est jeune, c'est pas pareil. Le breton, j'essaie plutôt de l'améliorer, quand je peux. J'en profite quand je trouve quelqu'un qui dialogue en breton. Je n'écris jamais en breton, que juste "Kenavo", "Kenavo a c'henta", sur les cartes, des titres comme ça, "blavez Mad".

En français vous n'avez rien de beau, ça ne va pas loin, c'est pas pareil, que là ces belles choses que vous dites. Je pense que c'est ma vie qui a voulu que ça se passe comme ça. On avait la prière tous les soirs, Buhez ar sent

tous les soirs. Voyez, ça a donc été le breton, tous les soirs. C'était chacun son tour de lire la vie des saints tous les soirs, et la prière en breton tout le temps à genoux. Pendant la guerre, on a beaucoup prié, c'était toujours en breton. Le catéchisme était breton, les enfants se faisaient mal voir par le recteur s'ils ne savaient pas le breton, c'était le catéchisme breton qui primait. D'ailleurs, on était mieux vu par le recteur parce qu'on parlait breton. Il aimait bien dans la cour de l'école qu'on parle en breton, et il punissait les enfants qui parlaient en français, ça je m'en rappelle, c'était les premières années de l'école. Même avec le frère Jean, on parlait assez souvent en breton, parce que je savais mieux le breton que le français, donc j'avais du mal à parler en français. Et même toujours, ça m'arrive de chevaucher alors qu'on est en train de parler le français. J'ai pas été tellement régulière pour aller à l'école. Mes parents ne parlaient pas en français, non... ils le savaient, ils savaient écrire en français mais ils ne parlaient qu'en breton, et les voisins aussi d'ailleurs. Entre voisins, ils parlaient tout le temps en breton, tout le temps. Quand il y avait des grandes journées, je me souviens, je me souviens, derrière la faucheuse, ah, c'était tout le temps en breton. C'est une langue qui se perd quand même, c'est dommage, je vous dis, mais j'aime bien parler en breton. C'est pour ça que tous les jours, j'en profite, quand il y a des personnes âgées, de leur parler en breton. Alors qu'elles parlent très bien le français, ces personnes là, mais j'en profite, et ça leur fait plaisir. Et moi, ça me fait plaisir de parler en breton pour ne pas l'oublier surtout. Mais ça, je crois que c'est quelque chose d'acquis. Ça ne s'oublie jamais. Comme un permis de conduire une fois que vous l'avez.

Mais donc parmi les personnes que vous fréquentez, il n'y a qu'une fraction à qui vous pouvez parler ?

Ah oui, ça c'est vrai, uniquement les personnes âgées. Ça m'arrive de trouver un jeune, des fois, qui parlait, un jeune, disons dix ans de moins que moi, quoi, la quarantaine mais c'est rare, c'est devenu rare, ou bien alors ils parlent quelques mots mais ne peuvent pas dialoguer, ils n'arrivent pas à parler couramment, c'est ça. Ah, j'ai un voisin avec qui je parle beaucoup en breton. On se fait un plaisir de parler en breton et de raconter nos petites histoires en breton, ce qu'on a fait quand on était jeune. Et je trouve qu'en breton, ça ressort mieux, c'est plus marrant une histoire en breton qu'en français. C'est pas pareil.

C'est donc avec un client âgé, avec votre frère ?

Oui, avec mes frères, puis avec mon voisin maintenant, parce qu'il n'y

en a pas tellement qui... Y'en a qui le savent le breton, mais qui ne veulent pas le parler. Certaines de mon âge ont un peu honte de parler en breton. Moi je trouve que c'est idiot au contraire. C'est complètement idiot de ne pas mettre en valeur ce que l'on sait. On va tous essayer d'apprendre l'espagnol, l'anglais, l'allemand, alors qu'on a une langue qu'on connaît bien. C'est la honte, purement et simplement, de parler en breton. Ils trouvent ça arriéré de revenir parler en breton. Je ne devrais peut être pas le dire... C'est quand même notre première langue et surtout une langue qu'on a apprise sans mal. Ça, s'il fallait l'écrire, ça serait autre chose...

J'écoute souvent RBO, j'adore écouter, même les informations en langue bretonne. Pourtant, il y'a des fois où j'ai du mal à comprendre, parce que le breton, ce n'est pas toujours le même que le mien, mais j'arrive à le comprendre. A force de faire des déductions, on arrive quand même.

Alors, si on essaie de regarder un peu plus devant nous, qu'est-ce qui va se passer ?

Moi, je pense, les jeunes vont quand même se dire, un de ces jours, "bon, on a une langue bretonne, faut quand même la..." Je n'en suis pas sûr. A mon avis, ce serait quand même une bonne chose que les gens reviennent à parler le breton de retour. D'ailleurs, ça se refait, mais...

Je pense qu'il fallait faire le tout pour la garder. Y'a quand même des écoles, les écoles Diwan. Ça marche ? Ça marche bien ? Je ne sais pas. Je pense que c'est un bien, mais je pense que ça aurait été mieux si dans nos écoles primaires on apprenait le breton, dans toutes les écoles, quoi. Oui, pourquoi qu'il n'y a pas une heure par jour de breton dans toutes les écoles ? Je trouve ça dommage... Parce qu'on restera Bretons tout de même, qu'il y ait l'Europe ou pas, nous sommes Bretons avant tout.

C'est très facile, ici, d'apprendre le breton, parce que vous trouverez toujours à qui parler, donc c'est très facile. Quand je vois les Allemands, venir chez nous pendant l'été, pour essayer d'apprendre le français, ils viennent parler avec moi pour essayer de le parler plus facilement, bon, les gens veulent apprendre le breton, c'est facile, parce qu'on est sur place. Ils parlent avec nous, ils apprennent beaucoup plus vite, c'est vrai, c'est comme ça qu'on l'apprend d'ailleurs, c'est en le parlant avec d'autres qui le savent, c'est bien plus facile comme ça qu'à l'école, vous l'apprenez plus facilement, vous ne trouvez pas ?

Cela vous est déjà arrivé d'apprendre le breton à quelqu'un ?

Ah oui, une petite voisine qui aimait bien. Elle dit : "Ah ! t'as vraiment de la chance de parler en breton", je dis : "C'est pas vraiment dur, demain

je ne te parle qu'en breton", et je lui faisais le coup, le lendemain quand elle venait, je commençais par lui dire : "Deiz Vad", je lui demandais : "Pe seurt a ...". Elle me dit : "Ah ! je ne comprends rien. Je dis : "Tu n'as qu'à bien écouter puis tu arriveras".

J'aime donc parler en breton et quand je trouve quelqu'un pour parler en breton, je le fais toujours avec plaisir. Tous les jours je parle en breton, même avec mon mari, ça nous arrive quand on est tous les deux au travail, on ne s'en rend même pas compte, qu'on parle en breton. C'est un réel plaisir pour moi. Je dis souvent "Kenavo" aux clients. Ils sont fiers quand on leur dit "Kenavo" en breton. Tout le monde ne le comprend pas, mais c'est formidable de parler en breton. C'est vrai, on parle en breton, les gens à côté ne comprennent pas ce que vous dites. Et puis quand même, c'est une langue de plus, dont on doit être fier. Ceux qui ne savent que le français, bon, ils ne savent que le français. Sachant le breton, on a une langue de plus.

Commerçante, 50 ans

Que faisaient vos parents ?

Vous voulez que je vous dise ça en breton ?

Non en français.

Je parle le breton mais quand il faut tout parler le breton... Enfin je sais. Je suis née à 1,5 km d'ici, dans un village, mes parents étaient cultivateurs, et puis on a grandi à la ferme et ensuite à l'âge de 7 ans on est allé à l'école. J'étais chez une sœur à mon père qui tenait un petit commerce au lieu de faire la route parce qu'on est à 7 km. Je suis restée là une année. Ensuite pensionnaire comme à l'époque. Après ça a été la guerre, il y avait beaucoup de pensionnaires, les réfugiés qui étaient pensionnaires aussi. Après, j'ai été au cours ménager pendant 2 ans. Après, je suis revenue travailler chez mes parents, jusqu'à l'âge de 17 ans. Je suis "sortie" jusqu'à l'âge de 23 ans où je me suis mariée et j'ai encore travaillé chez les parents.

J'ai deux sœurs. Il y avait la mère de ma mère qui vivait avec nous, parce que à l'époque c'était comme ça, et ma mère avait un frère pas marié. Il vivait là aussi. A l'époque les gens s'arrangeaient à merveille, mais on ne ferait pas ça maintenant, on s'arrangeait mieux, dans ce temps c'est vrai. Maintenant quand on se marie il faut aller à part, il ne faut pas rester avec les parents. C'est mieux. On ne pourrait plus s'arranger. Je crois que la vie est différente.

J'ai parlé toujours le breton jusqu'à l'âge de 7 ans. Je n'ai parlé que le breton. C'est à l'école que j'ai appris le français. On avait le catéchisme breton donc on parlait encore un peu le breton à l'école. La langue de tous les jours avec les parents c'était le breton. On ne parlait français que lorsqu'il y avait quelqu'un qui venait d'ailleurs, par exemple des gens qui viennent en vacances, on était alors obligé de parler français. Les gens ne connaissaient pas le breton. Mais sinon, s'il y avait des gens du coin qui venaient ici, c'était le breton. L'on connaissait le français à la maison. L'on ne le parlait pas quand même. On ne le parlait que quand on allait à l'école ou quand on allait à la messe. On a commencé à parler le français courant que quand j'ai eu 17 ans, quand on commençait à sortir. On avait toutes appris le français à l'école, les copines aussi, et on le parlait. Par contre, chez nous, avec les parents, c'était le breton. Je me rappelle que l'on ne parlait français chez mes parents que lorsqu'il y avait quelqu'un qui venait et qui ne connaissait pas le breton. J'ai vu même le recteur de la commune -parce que c'est le recteur dans les petites communes, c'est pas un curé- quand il venait faire la quête -parce que ils font les quêtes au mois de septembre- et bien il parlait breton, il nous parlait breton.

Comment ça c'est passé pour vous à l'école quand vous avez commencé à apprendre le français ?

Je ne me souviens plus du tout, je ne me souviens pas de difficultés, mais on a peut-être eu du mal au départ, je ne peux pas vous le dire mais certainement au départ ça a dû être assez dur, nous qui arrivions à 7 ans qui ne connaissions pas le français, je ne le sais.

Comment à l'époque vous perceviez le français, qu'est-ce que c'était pour vous le français ?

C'était mieux. On connaissait le français. On est comme tout le monde. On savait parler. Parce que quand on était au bourg ils parlaient quand même le français, nous on était en campagne mais on se disait qu'on était comme eux, on parlait français comme eux. On avait une certaine fierté. Les filles de mon âge qui habitaient le bourg, elles savaient le français. On était content de savoir nous aussi le français. On avait un retard vis-à-vis d'eux, on était moins évolué si on veut. On restait dans notre petit coin on ne se mélangeait pas trop parce que eux ils étaient plus avancés. On croyait que l'on était retardé, parce qu'on ne connaissait pas le français et puis finalement je ne sais pas si on a eu du retard avec eux.

J'ai été au bourg chez une tante pendant un an, elle avait une fille de trois ans plus jeune que moi, sa fille ne connaissait pas un mot de breton mais elle a appris parce qu'elle était dans le commerce, elle a appris parce que les gens parlaient le breton, mais sa mère ne lui a jamais appris le breton, alors que moi qui étais trois ans plus vieille on ne m'a appris que le breton. Ma cousine, qui était du même âge que ma sœur, qui connaissait le français et ma sœur qui ne savait pas, parce que nous à la campagne on n'était pas évolué comme ça. On était marqué de ne pas savoir le français et de voir que les autres filles parlaient. Parce qu'à l'époque les filles étaient dans une école et les garçons dans une autre. A l'époque c'était ça.

Alors comment a évolué votre français ?

Je pense que le français est venu bien. Ça n'a pas trop perturbé. On apprenait bien le français parce que tout ce qu'on faisait à l'école, c'était que du français à part le breton au catéchisme. Une fois qu'on a commencé à apprendre le français, on a bien appris ça.

Est-ce que vos parents vous poussaient à apprendre le français ?

Non pas plus, pourtant nos parents savaient bien le français, nos parents

avaient été à l'école aussi. On était habitué à parler breton. Et comme ma grand-mère ne savait pas le français ma mère n'a jamais voulu changer.

Dans notre école primaire, les filles comme moi qui étaient de la campagne, on arrivait à parler breton. Tandis qu'au cours ménager ça ne sortait jamais un mot en breton. Il y avait certainement des filles là-bas qui connaissaient le breton, on n'a jamais su. Pas question de breton là-bas mais on a drôlement bien appris le français à ce moment-là.

Je crois que la lecture a fait beaucoup. Quand on lit, on apprend à mieux parler. Je préfère lire un livre que la télé, quoique à la télé il y a des choses très bien aussi, mais je crois que c'est la lecture qui est encore la meilleure.

Alors si vous le voulez bien on va parler du breton, actuellement comment vous le pratiquez, quels sont les moments où vous parlez le breton, est-ce que vous pouvez me parler de ça ?

Je parle le breton en campagne tous les jours. Je parle un peu le français aux plus jeunes qui viennent, qui connaissent le breton mais qui ne le parlent pas. Sinon je parle le breton couramment, presque tous les jours, avec des personnes de 80 ans, 60 ans, même de 40 ans. De 30, 20 je ne parle presque pas parce qu'à ces âges là, c'est le français. A 40 ans il n'y a pas beaucoup qui parlent le breton. Mais de 45 à 80 ans, j'en ai qui ne parlent que le breton. Je ne parle breton que lorsque le client parle breton, mais il y a des clients à qui je ne parle que le français parce qu'ils ne parlent jamais le breton. Nous, on est là pour répondre comme ils parlent.
(Parlant d'une cliente) Elle parle aussi le français surtout quand elle voit ma fille. Alors, quand elle l'a voit, là, elle ne parlera que le français.

A partir du moment où il y a quelqu'un de jeune ?

Oui voilà. C'est bien de savoir les deux.

Et votre fille, elle parle breton ?

Non mais elle comprend. Elle est obligée de le comprendre parce qu'il lui arrive d'avoir des gens...enfin pas beaucoup, mais elle se débrouille. Je ne leur ai pas appris le breton à mes enfants ; à l'époque, on n'apprenait plus le breton. Aux enfants je n'ai jamais parlé breton. Mon mari parlait très peu le breton, il le connaissait mais chez lui c'était le français. Et pourtant il était plus vieux que moi, il était de... Plus on vient par ici et plus on parle le breton, allez vers Baud, la Chapelle Neuve, Pluvigner, tout par là on parle français, ils ne parlent plus beaucoup breton.

Et avec votre mari ?

Jamais je n'ai parlé le breton avec mon mari, il connaissait, mais il ne parlait pas. Je parle français avec mes sœurs et j'arrive à parler breton avec elles aussi. J'arrive à parler breton souvent quand je vois ma sœur. J'ai une nièce, elle arrive, ça se peut que ce soit du breton, mais ça se peut que ce soit du français aussi. Mais si ma fille est là je parlerais français, sinon rien ne me dérange de parler le breton et elle non plus.

Et quand vous avez des gens en face de vous qui parlent le français et le breton, qu'est-ce qui décide en fait que vous parlez français ou breton ?

On parle plus le breton. Quand les personnes connaissent les deux, c'est le breton. On aime ou on connaît mieux peut-être.

Qu'est-ce que ça vous apporte quand vous parlez breton ?

Moi c'est tellement courant que ça ne m'apporte plus rien, je trouve ça normal, je trouve que le breton c'est bien, le français c'est bien. Dans la journée, il faut que je parle les deux. Il arrive que je parle français à certains et le breton à d'autres, mais ça ne me dérange plus du tout de parler que ce soit une langue ou une autre.

Vous avez remarqué que l'on parle tous deux français quand même ?

Oui, oui, et remarquez que je préfère parler français que parler le breton, mais je ne veux pas laisser le breton de côté.

Jamais je ne compterai en breton. J'ai peur de me tromper en breton et pourtant je sais compter en breton puisque quand on connaît la langue, il n'y a pas de raison, mais je sais moins bien compter.

Mais quand il s'agit d'une discussion, pourquoi est-ce que vous préférez le français. Ça va être plus facile ?

Oui et je vais mieux m'exprimer aussi parce que les mots m'échappent en breton un peu.

Quand vous parlez français ?

Non je ne mélange pas du breton avec du français.

Et l'inverse ?

Le français avec du breton oui, par exemple je vais vous dire une chose, ça arrive des fois, des mots, je suis obligé de les dire en français parce que je me dis qu'elle n'a peut-être pas compris, la personne.

Est-ce que vous écoutez la télé en breton ?

J'essaie de l'écouter le dimanche midi, mais je ne l'écoute plus parce que je ne comprends rien, c'est du breton du Finistère qu'on ne comprend pas, le breton du Nord on ne le comprend pas. Quand c'est du Vannetais, j'écoute ; mais si je vois que je ne comprends pas c'est pas la peine. J'aime voir le breton que je connais. J'aime bien entendre parler à la télé.

Vous aimez bien ? Pourquoi ? Qu'est-ce que ça vous apporte ?

C'est ma première langue, je ne vais pas la délaïsser. Il n'y a pas de raison, je trouve. C'est ce que j'ai appris en premier, et je reviens à l'ancien. Et puis le français ! Il y a toujours du français, du français ! Laissons le breton venir aussi ! Mais alors attendez, quand je mets en breton il ne faut pas que ma fille soit là parce qu'elle dit : "tu ne comprends pas. Qu'est-ce que tu vas regarder là ? etc." Alors je laisse pour voir si j'arrive à comprendre. Mais si c'est du Finistère, non.

Là vous changez ?

Oui.

Vous ne comprenez que le breton "Vannetais" ?

Oui c'est notre breton quand même. On prend du vin dans le Finistère ; et bien, quand j'ai des livreurs, ils se parlent en breton. Je leur dis "qu'est-ce que vous venez de dire là ?" Alors ils me disent en français ce qu'ils viennent de dire. Ils parlent en breton, je veux bien, mais c'est pas le même que nous.

La lecture, ça vous arrive de lire en breton ?

Oui, j'essaie de lire en breton, j'ai appris le catéchisme breton, mais j'ai du mal à lire maintenant. Des fois, sur Ouest-France, il y a des articles en breton et j'essaie de lire et de les comprendre. J'arrive un peu mais pas très bien. On a perdu. J'arrive difficilement, j'arrive plus. Des fois je me dis "qu'est-ce que c'est ces mots là ?". Je cherche alors. J'essaie de chercher plus loin, de retrouver la phrase, de quoi il s'agit ? Moi, je n'ai pas appris comme ça ; moi, je ne disais pas comme ça. Des fois ça me travaille, et je cherche, je cherche. Des fois je me dis qu'il faudrait que je demande au recteur de Q. qui connaît bien le breton et qui le parle vraiment bien. J'ai eu une jeune fille d'ici, dimanche, qui est venue là, elle était pion dans un lycée. Je lui dis : "alors tu es toujours pion au lycée ?" Elle me dit ; "non, j'apprends le breton maintenant, je prends des cours de breton et je vais enseigner après". Je la connais très

très bien, elle n'a jamais appris un mot de breton parce qu'elle a vécu avec ses parents qui parlaient peut-être un peu le breton mais pas tellement.

Et avez-vous parlé avec elle en breton ?

Non pas du tout.

Et pourquoi ?

Parce que jamais je ne lui ai parlé en breton, la pauvre, j'aurai jamais eu l'idée de parler en breton avec elle. J'ai des amies à qui je ne parle que du breton, parce qu'elles ne parlent que du breton, par contre j'en ai d'autres qui ne parlent que du français. Mais moi j'aime bien parler breton.

Mais avec des personnes qui parlent et français et breton ?

On tombe sur le breton souvent. Si c'est des personnes du coin qui connaissent très bien le français, elles vont parler le breton même si elles savent parler le français. Il y a une réunion des écoles ; j'y vais avec ma fille ; je vais me retrouver avec beaucoup de gens d'ici ; je vais parler breton et il y en aura à côté qui ne parleront que français. Moi je cherche encore le breton et je le parle, même si la personne connaît bien le français. Moi je vais parler facilement le breton et puis elle parlera le breton aussi.

Vous cherchez à entretenir cette langue ?

Oui, parce que je ne vois pas pourquoi je vais la laisser que l'on a très bien apprise.

Qu'est-ce que ça apporte encore aujourd'hui ?

Ça ne m'apporte pas grand chose, ça ne me fait aucun mal non plus.

Et vous m'avez dit qu'on ne la laisse pas...

C'est pas dans le secteur à nous que le breton va tomber. Si, quand nous on va partir. Mais ça peut très bien continuer parce que maintenant il y a l'école bretonne et ce n'est pas dit que les enfants vont apprendre très bien. Donc elle n'est pas délaïssée, la langue. Si on va l'apprendre à l'école, alors on continue.

Donc ça ne va peut-être pas se perdre ?

Non.

Ouvrier agricole vivant avec ses parents et sa grand-mère, moins de 30 ans.

On se faisait rouspéter par les grands-parents en breton. Rien qu'en breton. Entre parents et grands-parents c'était le breton. Et entre voisins, ah oui. Et même actuellement, entre mes parents et la voisine, c'est le breton encore. De toute façon les anciens sont plus calés en breton qu'en français. Ça y'a pas de problème. Avec les personnes qui ont eu l'habitude de faire la conversation en breton, on parle toujours en breton, même maintenant.

Et vous alors ? Vous parlez le breton ? Quand vous étiez...

Non ! Ah non ! Pas du tout ! Non ! Et j'ai pas envie de le parler, c'est tout. Je le comprends, comme beaucoup de... Il y a encore des jeunes, même maintenant, qui le parlent et le comprennent. Qui le parlent très bien d'ailleurs. Même de mon âge. Mais généralement, ils le comprennent, mais ne le parlent pas.

Vous le comprenez ?

Oui on comprend. On arrive facilement à s'introduire dans une conversation. Il suffit que je sache de quoi on parle, et puis après je n'ai plus de problèmes pour suivre. Ce qu'il y a, c'est que si j'ai envie de donner mon avis, je vais parler en français.

Et comment ça se passe ?

Ben. Ça repart sur le français à ce moment-là. Parce que je suis là justement, peut-être qu'ils se rendent compte qu'il y a quelqu'un qui ne cause pas le breton, et qui s'intéresse à la conversation.

Et quand vous étiez enfant, avec vos parents ?

Quelquefois quand ils parlaient, ça leur arrivait de bien se marrer. Je demandais à la mère ou au père, de quoi ça parlait, et finalement, un fois rendu en français, ça donnait pas la même chose. On rira bien en breton, la façon de raconter, les mots... En français ça ne donnera rien du tout.

Et les grands-parents, ils ne parlaient pas en français entre eux ?

Non. Très rarement. A ma connaissance non. Et ils parlaient beaucoup plus avant que maintenant. Ça, ça vient de la télé de toute façon. La télé ou la radio, il y a pas de problème. Après le repas, ou pendant le repas, on ne discute plus, on regarde la télé. La télé elle parle pour tout le monde. Person-

nellement je suis pas tellement télé. Mais je suis pas tellement breton non plus. Donc, sur moi, ça n'a pas tellement agi.

Vous ne vous sentez pas tellement Breton ?

Ah si. Breton mais pas bretonnant. C'est pas pour ça que je voudrais que ce soit une langue qui disparaisse de toute façon. Bien au contraire. C'est quand même une richesse du pays. La première chose pour se rendre compte qu'on est en Bretagne, c'est d'abord la langue. Le paysage est là, mais le paysage il se fait progressivement, au fur et à mesure qu'on change de département, de région. Les arbres ont la même couleur, mais la langue elle, c'est net. La langue c'est une frontière si on veut. C'est là qu'on se rend compte si on est dans un pays ou un autre.

Ça délimite bien la Bretagne ?

Absolument.

Entre les parents et les grands-parents, c'est le breton. Mais entre mon père et ma mère c'est le français. Donc il y a une cassure là. Par contre, ils trouvaient une personne plus âgée qui aurait pu être leur parent, tout de suite ça partait sur le breton. Pourquoi ? Parce que c'est l'ancien qui engageait la conversation, parce qu'il a plus de facilité dans cette langue là, donc pour pas tomber, ça commençait tout de suite sur le breton. Par contre, les gens de la même génération, c'était le français.

Un jeune qui veut discuter avec une personne âgée, déjà l'ancien il trouve ça formidable, on s'intéresse à lui. Il y a deux générations d'écart. Alors pour un peu qu'il lui parle en breton, alors là il est heureux. Oui. Ils savent bien que les jeunes ne parlent plus breton de toute façon. Alors quand ils entendent un ou deux faire la conversation avec eux...

J'ai mon beau-frère qui parle très bien le breton. Bon il a quand même 33 ans. Ça fait rien, il parle très bien, et toute la famille d'ailleurs. Tous ses frères et soeurs.

Vous avez appris le breton en même temps que le français ?

Ah non ! Quand même après. J'entendais les parents et les grands-parents parler. Tout gamin que j'étais, je ne comprenais rien. J'étais loin de savoir que c'était la langue bretonne, alors. Mais dire quand je me suis rendu compte que la langue bretonne existait... Non, ça a dû venir en même temps qu'on me dise : "T'es Breton". "La Bretagne c'est ça". "Elle a une langue bien à elle comme toute région". C'est venu progressivement. On a appris, je pense, plus avec les grands-parents qu'avec les parents. Les parents avaient le travail

à faire et c'est les grands-parents qui s'occupaient des enfants.

Pour moi, les grands-parents, ils parlaient bizarrement. Je ne comprenais pas, quoi. On en a certainement discuté avec les petits copains à l'école. On se faisait gronder avec les grands-parents, alors on échangeait les mots qu'on avait ramassés, et puis bon finalement on se rejoignait, c'était la même chose.

Pour moi à l'école quand j'étais petit, on m'apprenait le français parce que, ça remplaçait le breton. On changeait de langue avec les grands-parents. De plus aidé par les parents, puisque les parents parlaient en français avec nous. Donc là il y avait déjà une cassure.

Je n'ai pas envie d'apprendre le breton. Mais je n'ai pas du tout envie non plus que ce soit une langue qui ne soit plus parlée. Il y a les écoles Diwan, il faut que ça vive de toute façon. Il n'y en aura peut-être que un sur dix qui le parleront, mais tant qu'il n'y en a qu'un sur dix, ça peut repartir. Tant que la langue n'est pas morte, elle peut repartir encore. C'est comme toute chose qui est en voie de disparition. C'est là que ça a le plus d'importance. Là j'ai trouvé la formule je crois. Comme toutes les variétés de plantes, comme toutes les races d'animaux qui disparaissent, c'est quand il n'y en a plus beaucoup qu'on se rend compte qu'il faut les sauver.

En ce qui concerne maintenant le français et l'évolution de votre français, quels sont les facteurs donc qui ont joué, qui ont favorisé la progression du français ?

C'est la langue nationale. De toute façon, c'était déjà par obligation. Et puis il y a pas de problème parce que, si la Bretagne voulait s'en sortir, c'était ça, de toute façon. Oui, bon, le FLB il y a quelques années, moi je suis absolument contre, c'était une solution débile pour moi. Ça c'était enterrer la Bretagne. Le français, on en apprend tous les jours des mots, il y a pas de problème.

Ça joue pour vous la lecture dans l'évolution du français ?

Certainement. Mais je parle pour les autres parce que je n'aime pas lire. Rencontrer des gens par contre, discuter, ça c'est mon point fort. J'adore discuter. J'adore écouter. Mais... à la limite je préférerais qu'on lise un livre pour moi et qu'on me le raconte. Ça me fatigue en plus.

Qu'est-ce que ça apporte justement au français, de discuter ?

Par rapport à la langue toujours ? De connaître des mots, on ne connaît pas le dictionnaire donc on en apprend tous les jours. Puis je vais être méchant là, de se rendre compte des fautes, du parler, oui. Parce que, ça n'est pas au

niveau de la Bretagne, c'est au niveau national. C'est toujours pareil, ce sont des statistiques qui sont dérivées par les machines. Il y a beaucoup de gens, même de mon âge qui ne savent pas parler, ni écrire. C'est abominable. C'est là une des premières conclusions que j'en tirerai, en discutant avec les gens, et puis l'autre, c'est la satisfaction d'apprendre quelque chose. D'apprendre et d'en apprendre aussi. Oui.

A aucun moment vous ne partagez du breton avec votre grand-mère ?

Ah moi non ! Ça rouspète beaucoup plus en breton qu'en... oh oui. Moi ça me fait rigoler.

Et vous comprenez ?

Oui je le comprends, oui. Mais je serais incapable de répéter la phrase. C'est tout. Et puis parfois ma grand-mère donc, qui est à la maison, elle me parle en breton. Bon, là, je ne comprends pas. Alors je lui demande "hein" ? Elle répète en breton. Alors je lui redemande "hein" ? Je lui demande "hein" à partir du moment où elle ne me parle pas en français.

Pourquoi ?

Ben comme ça je comprendrai. Et puis bon, moi ça m'embête de ... et puis ça la taquine, quoi, en même temps.

Est-ce que chez vous on écoute les médias en breton ? Par exemple la radio, la télé, les émissions ?

Les parents volontiers, oui. Quand ils peuvent, oui... Ça m'arrive, mais c'est plutôt pour la musique. Le reste je m'en fou. Il y a un groupe qui chante en breton, un groupe de rock, qui est du Finistère, ou je sais pas où, et les paroles sont en breton. Et ça tortille pas mal, c'est assez folklo. Je ne comprends pas parce que c'est un breton finistérien, c'est différent, quoi.

Vous aimez bien regarder des émissions comme ça, sur la musique bretonne ?

Ben j'ai grandi là-dedans aussi, j'ai joué de la bombarde. Je me suis retiré un petit peu de la musique bretonne, c'est-à-dire des "bagads" et puis tout ça quoi. Plutôt penché vers un truc beaucoup plus...moins régional, quoi. Mais ça fait rien, c'est toujours pareil, c'est comme la langue bretonne, il faut que ça reste aussi. C'est une musique assez gaie. Et puis bon, ça me rappelle ce que j'ai vécu. Les fest-noz que j'ai fait avec mon beau-frère qui joue de la cornemuse. Maintenant ça ne m'intéresse plus d'y aller, les fest-noz, les trucs comme ça. Mais par contre, même maintenant...beaucoup de jeunes qui vont

dans les fest-noz parlent breton. Il y a des régions où on parle beaucoup plus le breton qu'ici encore, et certainement des régions où on le parle moins aussi. Dans le centre-Bretagne, les Côtes-du-Nord, j'ai fait que passer là, mais on se rend compte que c'est comme vide. Vide de population, donc vide de jeunes aussi. Certainement que la langue bretonne, là, doit être couramment parlée. Mon beau-frère, c'est un bretonnant vrai de vrai quoi. Ah oui. Il fait des "kontadennou" des trucs comme ça. Enfin vous me direz : "il a 33 ans", mais finalement, je vois, il y a certains de ses frangins qui pourraient être mon père aussi. Donc c'est une grande famille et qui a eu une génération d'écart entre le grand frère et le petit frère. Alors, il a été élevé là-dedans. Pour la personne qui se dit être breton à part entière, si il sait pas parler le breton, c'est pas la peine. C'est la première chose qu'il doit savoir faire. Commencer par parler le breton. On peut dire : "Moi aussi je suis Breton, parce que je suis né en Bretagne". "Je suis Breton mais je suis pas bretonnant". Je ne le parle pas, je ne le pratique pas. Ni la langue, la musique maintenant non. Et les fêtes, avec les jeux bretons, moi je ne participe pas. C'est bête.

C'est bête ?

Oui sans doute, mais c'est comme ça. J'ai autre chose. On ne peut pas tout faire, quoi. Je me dis qu'à côté de ça il y a des gens qui s'intéressent, qui le font certainement mieux que moi. C'est très bien. C'est tant mieux même.

Comment vous voyez ça ? Comment est-ce qu'on pourrait promouvoir le breton actuellement ? Qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

Moi je fais confiance aux gens qui apprennent le breton, c'est tout. Moi je n'y peux rien. Je ne m'y intéresse pas donc...je pense que ça restera toujours une minorité de gens par rapport à l'ensemble de la population. Qui permettra de dire quand même que la Bretagne c'est encore ça, et puis que la langue n'est quand même pas morte.

Vous pensez que ça peut aller au-delà d'une minorité ?

Ou alors il y aurait vraiment quelque chose, mais je crois que les écoles Diwan ont quand même du mal. Je sais pas comment ça se passe mais...

Alors à votre avis quel est le breton qui sera favorisé ?

Je ne sais pas. Je pense qu'il faudrait n'en favoriser aucun. C'est local, si on veut il faut laisser les gens...ça les dépayserait. On amènerait le finistérien à parler le breton de Guémené, à la limite il ne pourrait plus dire : "C'est une richesse du pays" c'est faux. Il faut continuer dans ce qui est actuellement,

conserver chaque breton, chaque région. Et si la langue disparaît, beaucoup de choses disparaîtront avec. Une fête bretonne, avec des jeux bretons par exemple, ça attire beaucoup de touristes, mais qui est-ce qui l'organise ? Ce sont quand même des gens bien branchés breton, je pense. Qui est-ce qui vient ? Ce sont des gens bien branchés bretons aussi. Le jour où on ne parlera plus breton, il y aura une partie de ces gens-là qui ne viendront plus. Donc peut-être, la disparition de la fête, et puis des coutumes...

Comment voyez-vous la place du breton, dans l'avenir, par rapport au français ?

Il sera encore moins parlé qu'il ne l'est maintenant. Il y aura déjà d'ici dix ans une génération qui va partir, les grands-parents. Bon après ça va être les parents. Et puis d'ici cinquante ans ce sera nous. Bon après je ne sais pas, hein ? Il y aura peut-être une langue européenne ? Il y aura certainement une évolution de la langue française. Tout dépend de la valeur du franc. Je crois que le mark est très important, on parlera peut-être allemand. Non. C'est certainement pas la langue qui disparaîtra la première de toute façon, pas le français. C'est une langue qui est beaucoup parlée dans le monde de toute façon. Ou alors il y aura une langue européenne. On va peut-être l'inventer. Pour le français on se retrouverait avec le même problème que le breton maintenant, il disparaîtrait. Je crois qu'il sera enseigné quand même, il faudra qu'il soit enseigné obligatoirement. Il faudrait que ce soit obligatoire, de toute façon. Deux langues obligatoires, quoi. Faudrait pas perdre le français.

Femme médecin, moins de 40 ans.

Je suis Finistérienne. Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre le breton. A l'époque, on apprenait sans doute au contact des parents ou des grands-parents. Mes parents le parlent, le parlaient de temps en temps, surtout quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne leur entretien. Par contre, je n'ai pas personnellement connu mes grands-parents, maternels ou paternels, et c'est à ce niveau là, plutôt, que j'aurais pu peut-être l'apprendre davantage. C'est vrai que les personnes âgées le parlaient et parlent toujours relativement facilement le breton. J'ai été à l'école primaire, ensuite au lycée Brizeux. Je pense qu'il devrait y avoir, avec Mr Roparz, la possibilité d'apprendre le breton. Je ne me souviens pas. Je suivais des cours de danse bretonne. Mais le breton, je n'ai pas souvenir, et à l'époque ça ne m'intéressait pas particulièrement. Je n'étais pas assez sensibilisée au problème.

Donc vos parents parlaient breton ?

Uniquement, ou avec des personnes âgées, ou entre eux de temps en temps. Mais c'est vraiment trois fois rien. Ma mère, d'origine rurale, ses parents étaient agriculteurs, dans ce milieu là, de toute façon, elle avait eu l'occasion de l'apprendre. Elle le parle occasionnellement quand ça lui arrive un petit peu aussi, avec vraiment des personnes âgées. Mon père, je pense qu'il connaissait bien la langue, il a certainement parlé quand il était petit.

Quand j'étais dans le primaire, on avait un petit voisin, il avait peut-être 3-4 ans, il ne parlait, lui que le breton. Il a eu vraiment beaucoup de mal à s'insérer à l'école. Je sais que ça m'avait un petit peu frappée, c'était une époque où l'on désapprenait justement aux enfants.

Vous avez participé à un groupe de danse ?

Un peu plus tard. C'était une façon de se retrouver un petit peu entre jeunes. Mais j'aimais bien. Je suis sensible à la musique bretonne, à la cornemuse, tout ça si vous voulez, mais je ne me sens pas du tout motivée, actuellement, pour apprendre la langue bretonne. Je suis installée en ville. Ça aurait pu m'être utile quand j'étais en remplacement à la campagne. Ici je ne crois pas que j'ai rencontré des gens à ne parler que le breton. Par contre, dans certaines régions, surtout vers Plonevez du Faou, là j'ai rencontré quand même des petits soucis. Parfois, il fallait qu'il y ait un interprète.

Vous ne pouviez pas véritablement communiquer ?

Pas plus que j'aurais pu communiquer avec quelqu'un d'étranger. C'est

que par là, vous rencontrez encore des personnes âgées qui ne parlent pas bien le français, elles ont peut-être 80 ans. Je me serais implantée dans la région, bon, j'aurais quand même appris un petit peu le vocabulaire. C'est pas tellement simple, enfin. Je pense que j'aurais fait l'effort à ce moment là, ne serait ce que pour le contact humain. J'ai connu là-bas une infirmière qui devait avoir à peu près mon âge, elle servait effectivement d'interprète. C'est un handicap, quand même, quand on ne peut pas effectivement entrer en contact avec les gens.

A ce moment là, comment est-ce que vous avez vécu ça ? En disant "bon c'est vraiment dommage que ces personnes là soient un peu arriérées" ou bien "c'est vraiment dommage que je ne puisse pas communiquer" ?

Ah ben non bien sûr. J'ai pensé "c'est vraiment dommage que je n'ai pas pu apprendre le breton en temps voulu" si vous voulez. Là, sur le moment, bon je n'avais pas le temps. J'avais du travail. Le soir, je n'allais pas me mettre à apprendre le breton. Et puis en plus, entre le breton que l'on apprend à la faculté, ou par des cours, et leur breton à eux, c'est un monde. Même entre eux, entre Bretons de différentes régions déjà.

J'ai fait de l'anglais, j'ai fait de l'allemand, j'ai oublié certainement beaucoup, si je devais me perfectionner en quelque chose, ou ré-apprendre quelque chose, il est évident que je me tournerais plutôt vers ce style de langues, parce que professionnellement, pour les voyages, pour les échanges, je crois que c'est quand même plus important. Mais là c'est vrai qu'au niveau des petits aussi, c'est peut-être important qu'en France, on développe un petit peu plus...

Cette perte de force du breton, pourquoi ça s'est passé comme ça ?

Pourquoi ça s'est passé comme ça ? Ben je pense qu'il y a peut-être eu une ouverture de la Bretagne vers l'extérieur, quoi. Après la guerre, dans les campagnes, les gens se sont un petit peu exportés pour travailler à l'extérieur. C'est une façon de rester un petit peu des ploucs, ou un petit peu attardés, ou arriérés, ou je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé la question. A cette époque là les familles se sont peut-être un petit peu scindées, donc, ne vivant pas avec les grands-parents ? Ça a rétréci les possibilités des jeunes d'apprendre la langue. Elle n'était pas enseignée effectivement. Je ne sais pas si elle l'était auparavant. Je n'ai jamais posé la question à ma mère par exemple, de savoir si on lui enseignait le breton quand elle était à l'école. Je ne sais pas.

Quand il m'arrive d'entendre des émissions à la télé en breton, ou à la radio, bon, je n'y comprends rien, c'est sûr, mais en plus, je n'ai pas l'impression que ce soit vraiment... le breton que j'ai connu. Ça me dérange. C'est mono-

corde. Pour moi, le breton c'est quelque chose de vivant, de chanté, tandis que là quand je les entends, je n'ai pas envie de l'apprendre, quoi.

C'est vrai que c'est quand même dommage que ce soit une langue qui s'éteigne complètement, mais, bon, à quoi sert-elle exactement aussi actuellement ? C'est quand même limité les gens qui peuvent... Le breton je ne sais pas s'il est enseigné beaucoup ailleurs qu'en Bretagne. Si ?

Et les enfants scolarisés à Diwan ? Il me semble que ça démarre à la maternelle. A partir de 2-3 ans je pense.

Là, je pense que ce n'est pas une mauvaise chose, effectivement, si on veut vraiment... Je pense que c'est un âge où l'enfant est capable d'enregistrer beaucoup de choses, donc le parler. C'est à ce moment là qu'il faut peut-être commencer, de façon à leur permettre après, d'accéder à d'autres langues aussi, plus rapidement.

On a devant nous l'anglais comme langue internationale. Est ce que vous pensez qu'il va y avoir une espèce de raz de marée de l'anglais, et que le français va perdre des marques ?

Je ne fais pas beaucoup d'efforts pour me remettre à l'anglais, je crois que ce serait quand même très important de le faire. Mais ceci dit j'espère que le français trouvera quand même quelque place.

Prix : 40^f

ISSN 0395-871 X

ISBN 2-11-059909-X